

JOURNAL DES DEMOISELLES

LE SAVOIR-VIVRE A LA CAMPAGNE

(SUITE ET FIN)

DEUXIÈME PARTIE

Les Invités.

I

NOUS avons parlé principalement jusqu'ici du maître et de la maîtresse de la maison, afin de marquer les règles que leur impose le savoir-vivre. Les invités ne sont pas sans avoir besoin aussi de quelques conseils.

Leur position est, en effet, plus difficile et plus délicate peut-être.

Dans une certaine mesure, malgré l'honneur, le plaisir, l'utilité même et le profit que peut amener leur présence, ils n'en sont pas moins les obligés, puisqu'ils acceptent l'hospitalité chez autrui. Ils auront beau, plus tard, le reconnaître avec toute la convenance et la largeur possibles, ils n'en auront pas moins commencé par accepter. Ajout-*ez-y* qu'ils ne sont pas les premiers ni les seuls hôtes reçus dans la maison où on les accueille. Il y a, à cet égard, de véritables traditions et des usages auxquels il convient que chacun se conforme. Le premier soin et le premier souci de l'homme du monde, avant même de monter en chemin de fer pour se rendre chez son amphytrion, sera donc de prendre langue autant qu'il le pourra, auprès de quelqu'un qui ait déjà reçu la même hospitalité. Il se fera

mettre ainsi au courant, sinon des êtres, au moins des habitudes de la maison.

Si cette première information ne lui a pas été possible, il faut, à tout le moins, qu'il y supplée dès les premières heures de son arrivée. Le bon ordre voudrait que le maître et la maîtresse de la maison vous fissent part eux-mêmes du programme de leur vie puisque vous êtes appelés à y entrer. Ils devraient vous montrer, d'une façon nette et commode, l'emploi de votre temps : ils devraient vous dire sans ambages quelle part vous en est prise et quelle part vous en est laissée.

Malheureusement, il est bien rare que les choses se passent ainsi, et que le maître et la maîtresse de maison aient assez de décision et de savoir-vivre pour vous soulager de toute appréhension de l'inconnu. Bien souvent, par une délicatesse mal entendue, ils retranchent plus à votre liberté par leur silence qu'ils ne le feraient par les prescriptions les plus exigeantes et les plus étroites. Vous en êtes réduits, dans votre ignorance de ce qu'on attend de vous et de ce qui se pratiquait pour vos prédécesseurs, à interroger les subalternes. Bien que ce procédé ne soit pas très correct, il vaut encore mieux y avoir recours que de demeurer dans l'incertitude ou de courir la chance de quelque maladresse.

Il y a là, d'ordinaire, une lutte de générosité et de prévenance entre le survenant et les châtelains. Ceux-ci tiennent à honneur de ne demander à leur hôte le sacrifice d'aucune de ses habitudes ; et l'hôte, à son tour, par une juste réciprocité, ne veut troubler en rien l'ordre établi, ni introduire aucune complication dans le service général.

Le dénouement de cette lutte courtoise est

tout indiqué. C'est un accord tacite dans la bonne compagnie, que l'âge et la situation règlent ces rapports délicats. Il est tout simple et tout naturel qu'on fasse, pour quelque personnage considérable, un prince, un savant, un prélat, des frais de dérangement et de condescendance que ce personnage aurait tort de blâmer ou d'interdire. Son rôle doit se borner à les accepter sans affectation et à s'en montrer reconnaissant sans insistance. De même, une personne tout à fait âgée et respectable ne doit pas se regarder comme tenue de sacrifier tout d'un coup des habitudes consacrées par la pratique d'années si nombreuses. Elle peut justement prétendre à une mesure plus large de liberté : elle n'est point tenue à prolonger la veille des soirées ni à apparaître au déjeuner matinal de quelque expédition aventureuse. Il faut alors qu'elle ait le bon goût de se mettre elle-même en dehors du courant, d'une façon modeste et inaperçue. S'il n'est pas admissible qu'elle soit prise dans l'engrenage de ces plaisirs trop bruyants pour elle, il ne faut pas non plus qu'elle prenne une attitude chagrine et encombrante, ni qu'elle impose autour d'elle le silence dans lequel elle aime à se recueillir.

Ce sont surtout les jeunes gens qui doivent prendre garde de se montrer exigeants et personnels. La jeunesse souvent n'y prend pas garde ; elle est naturellement ardente, inquiète, impétueuse, elle aime à beaucoup faire et à entreprendre plus encore, elle aurait vite fait, dans la multiplicité et la mobilité impérieuse de ses désirs, de mettre sur les dents toute une armée de serviteurs. Ajoutez-y que les gens dont on vous donne ainsi la disposition apportent, d'ordinaire dans ce service passager, une bonne volonté particulière qui rend les ordres mieux obéis et plus multipliés. Il en résulte ainsi, dans maintes circonstances, de véritables abus ; et tel qui se montrerait chez lui raisonnable et sensé, finit par perdre toute retenue et oublier toute convenance.

II

C'est peu de chose assurément que de ne point apporter avec soi le trouble et le désordre dans la maison où l'on est reçu, de ne point se montrer exigeant et inconsideré au point d'être à charge à ses commensaux.

On conviendra toutefois, je pense, que c'est là un assez piètre résultat. Il ne suffit pas, en effet, d'être toléré : un homme qui se respecte doit attendre davantage de lui-même et tenir à honneur de payer par son amabilité et sa bonne grâce l'hospitalité qu'il reçoit.

Plus le maître et la maîtresse de la maison sont tenus de se montrer discrets et réservés envers leurs hôtes, plus ces derniers sont tenus à

leur tour de se montrer empressés et prodigues d'eux-mêmes.

Il ne faudrait pas ici suivre au pied de la lettre les règles ordinaires et attendre, comme on le fait dans un salon, la prière formelle de la maîtresse du logis pour s'asseoir au piano et ouvrir son cahier de musique. Il faut prendre son parti de rompre avec cette réserve de convention. C'est à vous qu'il appartient d'offrir le concours de votre talent. Toute modestie constituerait ici un acte d'égoïsme et une résistance déplacée à ce que chacun attend de vous. Il est notoire que vous êtes de première force sur le violon, que vous possédez une belle voix de ténor, que vous dites avec beaucoup de verve et de finesse les monologues à la mode : il va donc de soi que l'annonce de votre arrivée ait suffi pour provoquer l'attente de vos futurs auditeurs. Votre présence est une promesse ; et vous êtes, en quelque sorte, tenu de payer la dette de votre talent. A quoi bon, dès lors, susciter des retards ou imaginer des difficultés ? Prenez garde que cette maladresse de laisser trop désirer votre morceau d'opéra ou votre pièce de vers ne paraisse une ruse malséante pour mettre en relief votre talent.

Cette recommandation de ne point se faire prier pour se mettre de soi-même en scène au moment opportun, ne suffit pas pour l'entier accomplissement de votre devoir d'invité.

Lorsque, dans la vie courante, vous vous trouvez amené par les circonstances à payer de votre personne dans un salon, il est tout simple et tout naturel que, pris en quelque sorte au dépourvu et porté sans plus de cérémonie sur un programme improvisé, vous vous en tiriez avec votre répertoire ordinaire. Il ne saurait en être de même lorsque vous répondez à une invitation de longue date, dont le jour et l'heure vous ont été fixés. Vous ne pouvez plus ignorer que vous êtes attendu pour vous rencontrer avec d'autres personnes, et que, très certainement, pendant les loisirs de cette villégiature, on fera plus d'une fois appel à vos talents.

Les règles du savoir-vivre exigent que vous acceptiez franchement cette situation et que vous vous conduisiez en conséquence. Il convient donc, pour témoigner hautement de votre déférence et de votre bon vouloir, que vous preniez la peine de préparer quelque chose d'inédit pour les hôtes qui vous attendent. Il n'y a rien là qui ressemble à un acte de vanité. Il est trop visible que votre véritable but est d'être agréable à la société où vous vous trouvez et de payer, sans même qu'on vous le demande, la dette de votre réputation.

III

Cette recommandation de se mettre en avant ne concerne pas seulement l'artiste, le chanteur

le déclamateur, le poète, celui qui a un talent quelconque à faire valoir. Il n'est pas nécessaire d'être assis en face d'un clavier ou de tenir un instrument entre ses doigts pour occuper et retenir au besoin l'attention d'une assemblée. Les véritables causeurs n'ont pas ce privilège à un moindre degré.

Il y a encore dans le monde des hommes connus pour apporter avec eux, partout où l'on fait la conversation, un charme et une animation dont un cercle entier se ressent. Telles sont les âmes en dehors, natures rares et précieuses qui ont le don d'être émues par les impressions qu'elles reçoivent et le don plus heureux encore de les percevoir par la réflexion et de les traduire par la parole. Ces hommes-là peuvent être considérés comme le centre d'une sphère d'attraction dans laquelle ils finissent par engager tout leur auditoire. Il se passe alors, dans la conversation, un phénomène moral semblable à ce que nous voyons arriver durant une promenade. Il suffit souvent d'une seule personne dont le pas s'accélère, pour entraîner à sa suite tout le reste de la compagnie.

Rien de plus précieux pour une maîtresse de maison que de tels convives. Pendant que les impuissants conflits dans l'orgueil de leur silence froncent le sourcil et s'efforcent de remplacer par des mots désagréables les remarques ou les réponses dont ils ne sauraient venir à bout, le reste de la compagnie s'abandonne volontiers à cette impulsion; les assistants suivent le rythme et se mettent au pas, de telle sorte que ce salon où régnait la langueur décente d'un demi-sommeil, se réveille tout d'un coup et reprend des allures vives et animées pour être en harmonie avec les mouvements de l'improvisateur auquel ils prêtent l'oreille.

Je ne connais rien de plus pénible pour un maître et pour une maîtresse de maison que ces silences capricieux dans lesquels on voit plus d'une fois se renfermer ces causeurs sur lesquels on s'était cru le droit de compter. Au moment même où l'on devait le moins s'y attendre, on les voit revêtir un masque d'immobilité, d'indifférence, ou même d'ennui. Ils ne paraissent plus prendre aucun intérêt à ce qui peut se dire autour d'eux, et ne répondent que par des monosyllabes aux observations qui leur sont faites et aux questions qui leur sont adressées.

Le plus souvent, cette métamorphose imprévue tient au juste sentiment de la médiocrité ou de la malveillance dont on est entouré. Rien n'est plus pénible pour un homme d'esprit que d'avoir à s'abandonner devant des intelligences obtuses et des caractères grincheux. Ces gens-là passent leur vie à se battre contre des opinions qu'ils vous attribuent sans que vous en ayez dit un mot, et ils refusent de vous accorder cette part honnête de liberté et d'abandon, cette ins-

piration du calme et de l'apaisement dont l'âme a absolument besoin pour s'épanouir.

Il n'est donc pas hors de propos, en présence des éventualités malencontreuses où les réunions de campagne peuvent les jeter, de recommander aux gens d'esprit sur lesquels on compte au même titre que sur les chanteurs et les musiciens, de leur recommander leurs devoirs d'hommes bien élevés. Ils doivent se dire que leur parole est attendue comme l'ouverture d'un opéra, que la conversation dépend de leur initiative, qu'il y a là une attente dont il serait malséant de tromper le désir. C'est donc à ce causeur à se sacrifier de bonne grâce, comme un pianiste qui consentirait à se faire entendre sur un instrument médiocre et de peu de valeur. Il faut de même que cet homme d'esprit sorte de son repos, et que, sans avoir personne pour lui donner la réplique, peut-être même pour l'entendre entièrement, il consente à se dépenser vainement pour les esprits mal faits et revêches de ses interlocuteurs de hasard.

IV

Il n'est guère possible en ce monde de donner un conseil sans l'équilibrer pour ainsi dire par le conseil contraire.

S'il est essentiel, à la campagne où les distractions sont en petit nombre et soigneusement escomptées d'avance, de ne pas faire faillite au maître du logis, il faut prendre garde, avec le même soin et la même attention, de ne point se laisser aller à un excès contraire et de ne point fatiguer de sa personne, en la prodiguant outre mesure, les invités auxquels vous vous trouvez associé. Quiconque est appelé à se faire écouter à un titre quelconque, court le danger d'abuser de l'attention qu'on lui prête et d'écraser de sa supériorité le reste de l'assistance.

Ceux qui chantent, qui récitent ou qui exécutent un morceau de musique, enivrés des applaudissements et des félicitations, finissent, en plus d'une rencontre, par se complaire en eux-mêmes et par goûter leur propre talent avec plus de vivacité et de complaisance que ne le font les auditeurs. Dès lors, ce n'est plus pour le plaisir d'autrui, mais en vue de leur propre agrément qu'ils exécutent. Il n'est donc pas bien étonnant qu'ils ne se lassent point d'eux-mêmes, et qu'ils éprouvent une jouissance toujours nouvelle à s'entendre et à s'applaudir.

Une fois qu'ils sont partis dans cette direction, oublieux des spectateurs qui les écoutent comme des artistes qui doivent leur succéder, ils ne savent plus s'arrêter et ne peuvent plus venir à bout de se taire. Il en résulte pour le public une lassitude évidente. A mesure qu'ils déploient plus de verve et de talent, ils obtiennent moins des attentions fatiguées; ils perdent ainsi, pour

n'avoir pas su finir à temps, jusqu'au bénéfice de leur premier succès.

Cette intempérance et ce manque de tact, cette confiscation intempestive d'une notable partie du temps disponible mettent le plus souvent le maître et la maîtresse de la maison dans un cruel embarras. Il est bien juste que chacun ait son tour et sa place au piano comme à la cheminée. Pendant que l'indiscret prolonge et multiplie ses morceaux, abusant de la faveur, ou peut-être même de la simple politesse qu'on lui témoigne, ceux qui doivent figurer après lui ont peine à dissimuler leur mécontentement et leur impatience.

Ce n'est pas seulement aux amateurs de musique et de poésie qu'il convient de conseiller la sobriété, cette recommandation est plus nécessaire encore lorsqu'il s'agit des causeurs et de la conversation.

V

Rien de plus accepté dans le monde que de voir, dans l'entretien d'une compagnie, jouer les premiers rôles à un homme d'esprit et reconnu pour tel.

Non seulement on ne s'offusque point de lui voir prendre le dé et occuper le tapis, mais encore son silence ou simplement sa taciturnité sembleraient du dernier mauvais goût. Il paraît dans l'ordre à un chacun, que ce causeur hors ligne accepte l'occasion de se mettre en scène et de se développer. On aime ainsi à garder le silence et à ne point perdre la bonne fortune de l'entendre. On lui donne la réplique dans la juste mesure qui entretiendra sa verve, ou, au contraire, le transportera d'un sujet à un autre sujet, suivant le gré des assistants.

Le malheur est que ce causeur incomparable s'emporte et s'oublie. Il perd de vue la nécessité d'interrompre et de suspendre de lui-même ses succès. Il ne se peut pas, s'il veut parler toujours, que sa verve n'ait pas de discontinuité et pas de défaillance. D'ailleurs, il aurait beau être égal à lui-même sans jamais descendre et sans jamais se ralentir, il ne saurait être accueilli toujours avec la même faveur. Il faut que l'auditoire se repose aussi bien que le ténor, et ils ne sauraient être toujours capables, celui-ci de provoquer, et celui-là de fournir une admiration indéfectible.

Le causeur en titre doit donc avoir le tact et la réserve de s'éclipser par intervalle et de s'imposer un silence opportun. Il doit mettre tout son art, toute sa bonne grâce, toute son habileté, à choisir l'occasion qui ouvrira un jour favorable à quelque personne de la compagnie. Il saura, à son tour, donner la réplique et jouer au besoin les rôles de confidents; il s'informera avec un aimable empressement des choses qu'il sait le

mieux, afin de donner à tel comparse silencieux l'heureuse occasion de placer un petit bout de récit; il se tiendra courtoisement pour battu devant telle réplique qu'il lui suffirait d'un mot pour anéantir.

Ce n'est point là, malheureusement, l'attitude ordinaire des causeurs en titre. Leur règne dans les salons ressemble toujours un peu à une tyrannie, et il se mêle presque infailliblement à l'exercice de leur puissance quelques abus de despotisme. Ils se prévalent trop rudement de leurs avantages, retenant sans mesure la parole qui leur est donnée, écrasant sans pitié les répliques qu'on leur oppose, coupant les développements qui les gênent et foudroyant d'un trait d'esprit le mal avisé qui leur résiste.

Une pareille oppression est plus pénible à la campagne que partout ailleurs. Vous en êtes quitte, en ville, si cette souveraineté vous déplaît outre mesure, pour changer de salon, pour attendre quelque soir où ce présomptueux personnage donnera ses représentations ailleurs. Vous avez, d'ailleurs, une certaine chance de le voir pris à partie par quelque joueur plus fort et mieux armé qui le renverse et le détrône.

A la campagne au contraire, le personnel ne doit pas se renouveler de quelques jours; les rencontres sont fréquentes et inévitables; l'inégalité s'accroît et le classement s'opère d'une façon de plus en plus marquée. Si les supériorités n'avaient pas le bon esprit d'y mettre un peu de discrétion et de condescendance, les soirées finiraient par ressembler à un interminable récitatif, soutenu seulement par le murmure des chœurs.

VI

Cette étude ne serait pas complète si nous n'ajoutions ici un mot sur les pratiques du savoir-vivre aux bains de mer et dans les villes d'eaux.

Un usage qui s'établit et se fortifie de plus en plus, tend à assimiler ces lieux de villégiature à un véritable séjour à la campagne.

On en tire cette conséquence, que les convenances strictes peuvent s'y détendre dans une certaine mesure et imiter l'aisance, l'abandon, la familiarité de la vie de château; que le bon goût permet de faire un accueil plus rapide et plus intime aux gens dont on s'est informé; que ces rapports passagers n'ont pas d'importance et ne laissent pas de trace.

Une fois sur cette pente de complaisance et de laisser-aller, il n'est pas toujours facile de se retenir et de s'arrêter à temps. Il en résulte une assez notable diminution de la politesse française, sans parler d'autres inconvénients dont il est facile de concevoir la raison et la portée.

Rien de moins fondé et de plus déraisonnable

que d'assimiler un campement dans ces hôtels si accessibles et si mêlés, avec l'intimité d'une vie commune dans le domicile inviolable d'un ami. Il ne suffit pas de décorer du nom de salon la pièce commune où l'on se réunit, pour la transformer en un appartement privé, gouverné par une maîtresse de maison responsable. C'est une bien piètre formalité que l'inscription d'un nom sur le registre des voyageurs; et ce ne sont ni des renseignements vagues, ni des présentations sommaires qui suffisent, en bonne règle, pour autoriser le premier venu à danser avec votre femme ou votre fille, ou même à se trouver à côté d'elles chaque soir à la veillée, chaque jour aux deux repas.

Il y aurait lieu, sans doute, à faire ici plus de morale ou plus de satire qu'on ne le voudrait. De telles libertés deviennent aisément compromettantes et équivoques : tant d'histoires fâcheuses qu'on raconte sur les Bains de mer et sur les Eaux ne sont pas, comme on fait semblant de le croire, écloses dans le cerveau fécond des romanciers, et les feuilletonnistes qui les racontent ne les ont presque jamais inventées.

Il faudrait donc, si l'on était raisonnable et si l'on voulait maintenir comme il convient les traditions du vrai monde, il faudrait assurément agir à l'inverse de ce qu'on fait aujourd'hui.

Si notre oisiveté a besoin de cette distraction ou notre santé de ce remède, il n'en résulte en aucune façon que nous soyons obligés de renoncer à nous-mêmes et de nous commettre dans ce pêle-mêle démocratique.

Il faut avoir le bon sens de nous dire que de telles réunions sont faites pour ceux qui n'en connaissent pas d'autres, et qui, par conséquent, n'ont pas le choix. Tous ceux auxquels le monde n'est pas ouvert et qui, en fait de grands dîners, ne fréquentent que ceux des table-d'hôte, en fait de soirées, que les bals par souscription, sont tout excusés de se produire dans ce milieu plus relevé sans doute et plus choisi que leur société habituelle. Ceux-là, au contraire, qui ont une existence organisée, choisie, retranchée contre les importuns, les indiscrets, les inférieurs de toute sorte, sont vraiment bien mal avisés de descendre ainsi dans la rue lorsqu'ils ont chez eux une serre et un jardin pour prendre l'air et pour se reposer. On ne saurait approuver que le premier croquant soit admis à coudoyer pour ainsi dire les femmes du plus haut monde, à leur donner la main, à leur verser à boire, uniquement parce qu'il est en mesure de payer à la fin du mois la même note à l'hôtel.

Dussé-je ici rompre en visière avec les tolérances que tant de gens bien élevés se permettent sur ce terrain neutre, j'oserai maintenir cette maxime, qu'on ne doit jamais, sous aucun prétexte de condescendance et de bonne grâce, risquer avec personne d'inconnu aucune liaison de rapports ou de paroles, si l'on n'est pas deux fois

certain que cette liaison n'aura pas de suite et ce bon procédé pas de renouvellement. Vous pourrez, sans tirer à conséquence, échanger des politesses durant le trajet du chemin de fer qui va de Naples à Portici ou de Londres au Palais de Cristal. Vous avez vraiment bien peu de chance pour que le hasard vous remette ensuite à travers le monde, précisément dans la même compagnie.

Au contraire, lorsque vous êtes sûr, pendant toute une saison, c'est-à-dire pendant vingt-cinq ou trente jours consécutifs, de vous retrouver perpétuellement en face de ces mêmes personnes à toutes les occasions de la journée, le premier mouvement de celui qui veut garder son indépendance et pourvoir au respect de lui-même, est de se retrancher dans ce silence et cette froideur dont nulle prévenance ne saurait vaincre le parti pris. Il faudrait avoir le courage de se dire, comme la vérité le demande, que les avances les plus empressées ne sont pas toujours les plus enviables, qu'il y a des chevaliers d'industrie de toutes les façons et de tous les étages, et qu'enfin, pour un homme délicat, on est souvent plus volé d'une poignée de main que de sa bourse.

La véritable règle, en ce qui concerne les Bains de mer et les Eaux, le véritable savoir-vivre consiste donc à n'être pas aimable et à n'être pas prévenant, à ne point se mettre en avant et à ne se dépenser pour l'agrément de personne, à ne répondre à aucune invite pour n'avoir pas à entrer dans aucun engagement. A moins de circonstances tout à fait exceptionnelles, il faut n'y pas faire de connaissances, et y maintenir avec la plus attentive vigilance, dans le même degré et la même mesure, les relations que déjà on pouvait avoir.

VII

Me sera-t-il permis de terminer ces réflexions par un conseil, et un conseil qu'on me permettra bien d'adresser surtout aux jeunes filles.

Je les engage, si elles veulent en croire à cet égard ma vieille expérience, à bien veiller sur elles-mêmes et à ne point s'abandonner imprudemment lorsqu'elles seront invitées à passer quelques jours à la campagne.

Au lieu de se laisser aller à cette espèce d'ivresse du grand air, de gaité, d'expansion que leur suggèrent naturellement le soleil et la verdure, il convient de se rappeler qu'elles sont entourées de regards qui les observent et qui les jugent. Les conditions dans lesquelles elles se trouvent ainsi ne ressemblent point du tout à celles de la vie ordinaire.

Rien de plus facile, avec les relations habituelles du monde, que d'apparaître dans un salon sous l'aspect qu'on aura soi-même choisi. Il suffit pour cela de s'imposer un rôle pendant

une heure ou deux; après quoi, on disparaît aisément aux regards de l'interlocuteur. Les heures pendant lesquelles on se montre sont des heures choisies; et pour peu que vous soyez mal disposée, rien ne vous est plus aisé que de suspendre vos réflexions ou d'ajourner votre visite.

Il est trop visible qu'il n'en va pas de même à la campagne, et qu'en raison des exigences de la vie commune, il devient pratiquement impossible de limiter le nombre et la durée de ses apparitions. Il faut donc en prendre son parti et se résigner à faire comme tout le monde, c'est-à-dire à passer à toute heure du jour sous les feux croisés des regards de vos commensaux.

Il résulte de cette nécessité de position que,

dans ce cercle d'intimité polie et délicate où il n'est pas possible de dissimuler son naturel, le plus sûr, pour paraître aimable aux yeux de tous, c'est encore de l'être réellement. Être réellement aimable, ce n'est point, comme on se l'imagine trop souvent, déployer des grâces banales et montrer pour beaucoup de choses frivoles un empressement de convention; ce n'est point garder sur les lèvres un sourire sans intention, ni adresser à tout venant des questions dont on ne se donne pas la peine d'attendre la réponse; être aimable, c'est laisser voir en soi des qualités qui font le charme des autres et qui, au besoin, seraient capables d'assurer leur bonheur.

ANTONIN RONDELET.

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

LA REINE VICTORIA ET LA PRINCESSE ALICE

En l'année 1883, nous avons analysé le beau et curieux livre que Victoria, Reine, a publié sur le *Prince Consort*; nous ferons aujourd'hui quelques extraits du nouvel ouvrage qu'elle vient de donner au public et de sa Correspondance, publiée également, avec sa seconde fille, la princesse Alice. En publiant ces documents, sortis de l'intimité de la famille, la reine veut se faire connaître à son peuple et contracter avec lui des liens de plus en plus étroits, et c'est une étrange, une intéressante figure que celle de cette souveraine, puissante, révéree, adorée, qui a su garder sur le trône la plus exquise simplicité, qui a vécu parmi les politiques et les hommes d'État et qui a conservé une touchante confiance en l'espèce humaine, qui a été comblée d'honneur et de pouvoir et qui n'a rien voulu que les tendresses du foyer. Les Elisabeth et les Catherine II pâlissent à côté de cette image noble et pure, épouse incomparable, mère dévouée, veuve que rien ne put consoler.

Elle avait marié au prince Louis de Hesse, sa seconde fille, la princesse Alice, personne remarquable par tous les dons de l'intelligence et par les qualités d'une âme extrêmement dévouée et affectueuse: à la mort du prince

Albert, la princesse Alice fut le soutien, la consolation de sa pauvre mère. Elle lui écrivait, et, pour ainsi dire, malgré elle, elle parlait de son bonheur à cette mère ensevelie sous les crêpes du veuvage :

« Vous me dites de vous parler de mon bonheur... notre bonheur. Vous comprendrez le sentiment qui me rendait silencieuse à ce sujet avec vous, chère mère affligée; mais vous êtes aimante et généreuse, et vous pouvez sympathiser avec ce bonheur, dont je ne vous aurais pas révélé l'intensité dans la crainte de vous faire davantage sentir le contraste de votre existence actuelle avec votre vie passée. Ce n'est pas assez de dire que j'aime mon cher mari; c'est un amour et une estime qui augmentent tous les jours, à chaque heure... Être sa femme, vivre à ses côtés! quelle paix bénie! quel sentiment de sécurité! Nous avons tous deux un monde en nous-mêmes, quand nous sommes ensemble... »

Et plus tard, elle parle de son père :

« O maman! le désir que j'éprouve parfois de revoir mon père dépasse toutes les bornes! En pensée, il est toujours présent, mais nous ne sommes que de pauvres êtres humains, et comme tels, nous voudrions voir... Prenez courage, chère maman bien-aimée, portez avec patience et courage votre lourd fardeau, il s'allègera à

mesure que vous vous rapprocherez de lui, et l'amour, la miséricorde de Dieu vous soutiendront : tâchez de considérer les quelques sujets de joie qui vous restent et de les aimer, car ils ne sont que les faibles avant-coureurs de la joie infinie à venir... »

On peut entrevoir, dans ces courts extraits, l'âme aimante et profonde de cette jeune femme ; les pauvres ont été une des grandes occupations et préoccupations de sa vie : elle les visitait, et plus d'une pauvre mère de famille malade ne se doutait pas que l'aimable dame de charité, qui la soignait, qui la faisait manger, qui arrangeait son lit et sa chambre, était la fille de la reine d'Angleterre. Ses sept enfants étaient la joie et le souci de son cœur ; elle les élevait elle-même, les instruisait, jouait avec eux, et sa laborieuse aiguille cousait leurs vêtements : elle vit mourir ses deux fils ; une enfant charmante, la princesse Mary, qu'on nommait *Rayon de Soleil*, mourut entre ses bras, emportée par le croup : « Je remercie Dieu, disait-elle à la Reine, de leur avoir épargné les réalités affreuses qu'il me faut supporter seule. Pour le cœur d'une mère qui voudrait éloigner toute souffrance de ses enfants, voir ce que j'ai vu, savoir toutes ces vies si précieuses suspendues à un fil, c'est une agonie qu'on ne peut concevoir qu'après l'avoir éprouvée. Bien-aimée mère, mille remerciements pour votre chère lettre : j'en suis bien reconnaissante... La reconnaissance pour ce qui nous est laissé est profonde, la soumission complète et entière à la volonté d'en haut... A mesure que le nombre de nos êtres aimés augmente dans le ciel, le départ nous devient plus facile, car le vrai home est là... »

Elle ne survécut que de quatre semaines à son *Rayon de Soleil*. Elle mourut le 8 décembre 1878, parlant de ses pauvres et de ses enfants jusqu'au dernier moment.

Ces lettres, histoire intime d'une royale famille, sont douces et intéressantes à lire, et le même éloge peut être appliqué au récit de la vie de la reine Victoria dans les Highlands : il y règne une simplicité et une sensibilité qui touchent et étonnent. Un premier livre avait retracé les plus beaux jours de la Reine, ceux où comblée de tous les dons, reine, femme, mère, également heureuse, elle avait visité le royaume des Stuarts. C'était en 1842 ; le yacht royal longeait le rivage, les vivats lui arrivaient avec le vent, il y répondait par des feux de Bengale ; un régiment d'archers, tous gentilshommes, commandés par le duc de Buccleugh, attendait la souveraine, qu'il escorta pendant toute la durée du voyage ; le peuple enthousiaste poussait des cris de joie, les chevaux de la voiture royale ne marchaient qu'au pas. Elle parcourt l'Écosse toute entière, partout saluée avec amour, reçue par les grands seigneurs, précédée par des bataillons d'Highlanders, en costume national, qui marchaient

au son de la flûte ; on la conduisait de château en château, de ville en ville, on lui montrait des paysages merveilleux, des montagnes boisées, des rochers, des lacs, des sites historiques ; enfin, ce voyage fut un rêve enchanté. Elle revint en Écosse, bien des années après, veuve, courbée sous le poids des chagrins personnels et des responsabilités du pouvoir, elle écrivit alors comme autrefois, ses impressions, et c'est ce nouveau livre que, cette année-ci, elle a livré à la publicité. Elle n'accepte plus de fêtes, elle ne recherche plus la Noblesse, elle vit avec ses enfants et ses serviteurs, parmi le bon peuple des montagnes ; elle raconte ainsi le baptême d'un petit neveu de son domestique, John Brown : « Je suis allée avec Louise, Béatrice, Léopold et lady Ely, à la ferme du Bois, pour être témoin du baptême du premier-né de William Brown, à qui on a donné le nom d'Albert. La jeune mère était assise au coin du feu avec le baby sur ses genoux. La vieille mère Brown, en capuchon blanc, ses trois fils, ses voisins, étaient groupés autour de la chambre. J'offris mon présent. C'était quelque chose de respectable que l'expression grave et pieuse du jeune père présentant son enfant au baptême... Oh ! que la foi est admirable chez ces paysans écossais ! qu'ils sont édifiants ! »

Elle va ainsi, elle visite les malades, elle assiste les mourants, elle s'intéresse aux travaux de la campagne, les côtés brillants de la vie sont voilés pour elle, il lui reste du bien à faire et des amertumes à savourer. Ainsi, elle raconte dans son Journal, l'inquiétude qu'elle éprouvait pour son troisième fils, le duc de Connaught, qui se trouvait en Égypte, en 1882, et qui paya de sa personne à la bataille de Tell-el-Kébir. « Nous ne pleurons pas, dit-elle, mais nous suffoquions. J'allais et venais dans le parc avec Louise et Béatrice ; je dessinais, mais je ne savais ce que je faisais. Le soir venu, et restée seule dans ma chambre, je me mis à prier pour mon cher enfant, en attendant le jour avec impatience. Je lus aussi la belle prière, *Avant la bataille. Mon Père, je t'implore !* que mon bien-aimé mari chantait souvent. Mes pensées étaient en Égypte, et mes nerfs tellement tendus, qu'il me semblait sentir vibrer douloureusement chacun d'eux. »

A la fin du livre, elle ajoute quelques mots simples et émus, sur la mort de son serviteur, John Brown : « Sa perte, pour moi déjà vieille et souvent malade, est irréparable, car il possédait et méritait toute ma confiance. Dire qu'il me manquera chaque jour, à chaque heure, ce n'est pas dire assez : ma reconnaissance pour son dévouement durera autant que ma vie. »

Le caractère principal de ce livre est la bienveillance et la simplicité ; seule, la France, depuis sa guerre avec la Prusse, semble exclue de ce sentiment d'universelle charité. C'est l'uni-

que reproche que l'on ait le regret d'adresser ici à un écrit intéressant, naturel, à la fois très curieux et très moral.

M. B.

LES FRESQUES

PAR OUIDA

Prix : 3 francs.

Nous n'avons pas parlé jusqu'ici des ouvrages de mademoiselle de la Ramée, qui écrit sous le pseudonyme d'Ouida, quoique ces ouvrages eussent obtenu, en Angleterre et en France, un grand succès, succès justifié par l'éclat du style, le coloris des paysages, le sens artistique et la chaleur passionnée des caractères et des sentiments. Cet éloge, qui n'est que juste, dit assez que les livres d'Ouida n'ont pas été écrits en vue des jeunes filles; qu'elle soit disciple de lord Byron, de George Sand ou de Victor Hugo, comme on le lui a reproché, ses œuvres ne sont pas faites pour les âmes innocentes et calmes.

Et pourtant, voici qu'elle publie un nouveau volume, *les Fresques*, qu'une jeune femme et, à la rigueur, une jeune fille peut lire. La première de ces Nouvelles est une série originale de lettres et de télégrammes qui forme un petit roman intéressant, la seconde est un dialogue entre un illustre lord et une jeune fille, c'est un petit chef-d'œuvre de délicatesse; les deux dernières Nouvelles, également en forme de dialogues, ont moins de valeur, parce qu'elles manquent de vraisemblance.

Nous signalons ce volume aux personnes avides de lectures, qui aiment à connaître les œuvres nouvelles, et qui pourtant ne veulent pas

se hasarder parmi les livres mauvais, dangereux, grossiers, qui pullulent autour de nous.

M. B.

RÉCITS CRÉOLES

PAR M. CH. BAISSAC

Prix : 3 francs.

Nous ne connaissons guère l'île de France (aujourd'hui l'île Maurice) que par Bernardin de Saint-Pierre, par la touchante idylle qu'il a placée aux Pamplemousses, au bord de la Rivière Noire et par le *Voyage à l'île de France*, aux teintes plus sombres, qu'il avait publié avant *Paul et Virginie*. Nous la voyons toujours avec sa nature sauvage, ses esclaves, ses pauvres cases et ses habitations plus riches et non plus heureuses. Je crois que depuis la fin du XVIII^e siècle personne n'avait parlé de cette colonie.

Elle possède aujourd'hui un charmant conteur, qui connaît à fond l'île, sa patrie, et qui en parle à ravir. Il a encadré dans une vingtaine de courts récits, les paysages, montagnes et plaines, mers et forêts, et les mœurs naïves de sa terre natale. On achève toujours ces contes, après les avoir commencés : *Ma tante Minon*, *la Dot de Léonie*, *Maguitte*, sont de charmantes histoires de jeunes filles, *Minet rouge* n'est qu'un joujou et pourtant il tire des larmes, la petite Suzon l'aimait tant ! Et à chaque page, une pointe de gaieté, cette gaieté innocente qui devient si rare. Ce livre plaira aux lectrices d'un goût délicat.

M. B.

BUFFON



NÔTRE époque qui n'est pas féconde en grands hommes, dédaigne, oublie, délaisse volontiers les célébrités des temps passés, Buffon est bien un exemple de cette ingratitude; il fut admiré et vanté durant sa vie, et les vers de J.-B. Rousseau :

La mémoire est reconnaissante,
Les yeux sont ingrats et jaloux,

devraient être renversés pour s'appliquer à cet

homme illustre : les yeux de ses contemporains lui furent favorables, la mémoire de ses successeurs l'a effacé de leurs tablettes. Déjà, Geoffroy Saint-Hilaire s'en plaignait, il y a quarante ans : « Buffon, disait-il, attend encore le salut d'admiration dû, selon moi, au plus grand naturaliste des âges modernes. » Pourquoi cette indifférence ? Parce que la science a fait quelques pas, mais ces progrès même ne devraient pas faire oublier quel est celui qui, depuis un siècle, a donné le goût des études de la nature et qui, par la grâce et la magnificence de son style, a

revêtu d'un éclat incomparable une science négligée jusqu'alors, parcequ'on ne la jugeait que d'après d'arides classifications.

Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, était né le 7 septembre 1707, à Montbard, petite ville de Bourgogne; son père était Conseiller au Parlement de Dijon, et il reçut, sous la direction paternelle, la forte éducation des temps passés; mais, quoique propre à toutes les carrières, ses goûts ne le portèrent que vers l'étude de l'univers, lois qui le régissent, animaux qui le peuplent. Son ami d'enfance, son voisin, Daubenton l'encourageait dans cette voie; ils travaillaient ensemble, ils travaillèrent ainsi toute leur vie. Mais avant que de traiter de la science de la nature, Buffon rechercha les problèmes de physique, il s'adonna à des expériences ayant pour objet l'économie rurale; il fit des essais sur les effets du bois de chêne pour le tannage des cuirs, il étudia les qualités des bois, la croissance des végétaux, il essaya de retrouver le secret de ce miroir ardent au moyen duquel Archimède incendia la flotte romaine dans les mers de Syracuse, puis appelé, très jeune encore, à l'Académie des sciences et à la direction du Jardin des Plantes, il étendit ses plans, il tenta de peindre le globe, avec ses végétaux, avec les races d'animaux qui l'animent: cet immense sujet transporta son imagination et il trouva des accents poétiques pour dépeindre l'œuvre des Six Jours. Il publia en 1767 la *Théorie du Globe*, que suivirent les *Idées générales sur les Animaux* et l'*Histoire de l'Homme*; l'*Histoire des Animaux domestiques*, l'*Histoire des Oiseaux* et l'*Histoire des Minéraux* remplirent les années depuis 1770 jusqu'à 1781. En 1788, parurent les *Epoques de la nature*, chef-d'œuvre de l'auteur, où son génie apparaît dans toute sa puissance et son style dans la force de sa majesté. Ce fut sa dernière œuvre, le couronnement de sa grande et laborieuse carrière, car il mourut cette même année 1788.

Nos jeunes lectrices ne liront probablement Buffon que dans des extraits; aussi ne croyons-nous pas devoir les mettre en garde contre la hardiesse de quelques-unes de ses théories, qu'il a lui-même désapprouvées quand il a vu que l'Eglise ne les approuvait pas, ou contre la liberté de quelques peintures; mais le style de Buffon mérite d'être connu et aimé; cet éloquent écrivain est comme un dernier écho du siècle de Louis XIV; il avait, semble-t-il, deux manières, éloquent, grave, dans ses grands travaux sur l'organisation du globe; pittoresque et vif dans ses descriptions: nous citerons ici quelques-uns de ses tableaux animés et vivants. Voici le portrait d'une *bergeronnette lavandière*: « Elle n'est guère plus grosse que la mésange commune, mais sa longue queue semble grandir son corps et lui donner en tout sept pouces de longueur; la queue elle-même en a trois et

» demi; l'oiseau s'épanouit et s'étale en volant; il » s'appuie sur cette longue et large rame qui lui » sert pour se balancer, pirouetter, s'élancer et » se jouer dans les vagues de l'air, et lorsqu'il » est posé, il donne incessamment à cette même » partie un balancement assez vif de bas en » haut, par reprises de cinq ou six secousses. » Ces oiseaux courent légèrement, à petits pas » très pressés, sur la grève des rivages; ils en » trent même, au moyen de leurs longues jam- » bes, à la profondeur de quelques lignes dans » l'eau de la lame affaiblie, qui vient s'épandre » sur la rive basse, en un léger réseau, mais » plus souvent, on les voit voltiger sur les » écluses des moulins et se poser sur les pierres. » Ils y viennent pour ainsi dire, battre la les- » sive avec les laveuses, tournant tout le jour » autour de ces femmes, s'en approchant fami- » lièrement, recueillant les miettes que, parfois, » elles leur jettent, et semblant imiter, du batte- » ment de leur queue, celui qu'elles font pour » battre leur linge, habitude qui a fait donner à » cet oiseau le nom de *lavandière*. »

Nous voudrions faire lire à tous les paysans et à tous les enfants, si durs pour un humble et fidèle serviteur, ce morceau sur l'âne, qui fait voir combien Buffon sympathisait avec la nature vivante: « Pourquoi tant de mépris pour cet » animal si bon, si sobre, si patient, si utile? » les hommes mépriseraient-ils jusques dans » les animaux ceux qui les servent trop bien et » à peu de frais? On donne au cheval de l'édu- » cation, on le soigne, on l'instruit, on l'exerce, » tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté » du dernier des valets ou à la malice des enfants, » bien loin d'acquiescer, ne peut que perdre par » son éducation, et s'il n'avait pas un grand » fond de bonnes qualités, il les perdrait par la » manière dont on le traite; il est le jouet, le » plastron, le bardeau des rustres qui le con- » duisent le bâton à la main, qui le frappent, le » surchargent, l'excèdent sans précautions, sans » ménagements. On ne fait pas attention que » l'âne serait par lui-même, et pour nous, le » premier, le plus beau, le mieux fait, le plus » distingué des animaux, si, dans le monde, il » n'y avait pas de cheval. Il est le second au » lieu d'être le premier, et par cela seul, il sem- » ble n'être plus rien. C'est la comparaison qui » le dégrade; on le regarde, on le juge, non pas » en lui-même, mais relativement au cheval; » on oublie qu'il est âne, qu'il a toutes les qua- » lités de la nature, tous les dons attachés à » son espèce, et on ne pense qu'à la figure et » aux qualités du cheval, qui lui manquent et » qu'il ne doit pas avoir.

» Il est de son naturel aussi humble, aussi » patient, aussi tranquille que le cheval est fier, » ardent, impétueux; il souffre avec constance » et peut-être avec courage les châtimens et » les coups. Il est sobre et sur la qualité et sur

» la quantité de la nourriture ; il se contente des
 » herbes les plus dures et les plus désagréables,
 » que le cheval et les autres animaux lui laissent
 » et dédaignent. Il est fort délicat sur l'eau ; il ne
 » veut boire que de la plus claire et aux ruis-
 » seaux qui lui sont connus... dans la première
 » jeunesse il est gai et même assez joli ; il a de
 » la légèreté et de la gentillesse.... »

Citons encore dans un genre plus élevé cette belle invocation à la Divinité :

« Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos
 » regards paternels embrassent tous les objets
 » de la création, mais l'homme est votre être de
 » choix : Vous avez éclairé son âme d'un rayon
 » de votre lumière immortelle ; comblez vos
 » bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de
 » votre amour ; ce sentiment divin, se répandant
 » partout, réunira les natures ennemies ; l'homme
 » ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer
 » homicide n'armera plus sa main ; le feu dé-
 » vorant de la guerre ne fera plus tarir la source
 » des générations ; l'espèce humaine, maintenant
 » affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur,
 » germera de nouveau et se multipliera sans
 » nombre. La nature, accablée sous le poids des
 » fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt
 » avec une nouvelle vie son ancienne fécondité,
 » et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons,
 » nous la cultiverons, nous l'observerons sans
 » cesse, pour vous offrir à chaque instant un
 » nouveau tribut de reconnaissance et d'admi-
 » ration... »

Offrons un nouvel exemple de la grâce que le maître célèbre savait donner à ses descriptions :

» Voici l'oiseau - mouche : de tous les êtres
 » animés, le plus élégant pour la forme et le
 » plus brillant pour les couleurs. Les pierres et
 » les métaux polis par notre art ne sont pas
 » comparables à ce bijou de la nature : elle l'a
 » placé dans l'ordre des oiseaux au dernier de-
 » gré de l'échelle de grandeur ; son chef-d'œu-
 » vre est le petit oiseau-mouche : elle l'a comblé
 » de tous les dons qu'elle n'a fait que partager
 » aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, pres-
 » tesse, grâce et riche parure, tout appartient
 » à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la
 » topaze brillent sur ses habits ; il ne les souille
 » jamais de la poussière de la terre, et, dans sa
 » vie toute aérienne, on le voit à peine toucher
 » le gazon par instants ; il est toujours en l'air,
 » volant de fleurs en fleurs, il a leur fraîcheur
 » comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar et
 » n'habite que les climats où sans cesse elles se
 » renouvellent.... »

Il n'est pas une des descriptions de Buffon à laquelle on ne pourrait emprunter un trait vif, une peinture brillante ou une pensée profonde. Il aimait la création, il l'admirait jusques dans ses plus petits détails, mais toujours il remontait de la matière créée à son Créateur. « La nature » n'est pas une chose, dit-il, car cette chose serait

» Tout. La nature n'est pas un être, car cet Etre
 » serait Dieu. La nature est le système des lois
 » établies par le Créateur pour l'existence des
 » choses et la succession des êtres. Plus j'ai pé-
 » nétré dans le sein de la nature, plus j'ai admiré
 » et profondément respecté son Auteur. La na-
 » ture est le trône extérieur de la magnificence
 » divine... »

La vie de Buffon se passa en grande partie à Montbard, dans ce château, bâti jadis par les ducs de Bourgogne et qu'il avait transformé en une résidence toute champêtre. Par ses ordres, on avait abattu les courtines et les remparts, sept tours avaient été démolies ; onze cours comblées de débris et sur ces ruines, on avait versé douze mètres de terre végétale, et là, sur ce plateau bien nivelé, le grand naturaliste établit un jardin d'acclimatation, peuplé d'arbres exotiques, envoyés en hommage de toutes les parties du globe. Il s'était réservé pour sa résidence deux tours dans l'une desquelles était sa bibliothèque ; dans l'autre était née, dit-on, la sainte mère de saint Bernard.

Il vivait là avec son père qui parvint jusqu'à une vieillesse très avancée, il s'était entouré d'un peuple d'ouvriers qui travaillaient à ses immenses jardins, mais pour être admis chez lui, il fallait être disgracié, infirme, estropié, rebuté ; il avait fait fabriquer de très petits paniers, afin que ces pauvres et faibles ouvriers pussent, sans fatigue, faire leur besogne de terrassier. Il aimait les indigents, il les honorait, et lorsque naquit son fils unique, il lui choisit pour parrain et marraine, deux pauvres de la paroisse, ainsi qu'en témoigne l'acte de baptême, qui existe encore aujourd'hui.

Buffon s'était marié tard ; il avait rencontré, étant déjà âgé de quarante-cinq ans, une jeune personne bien née, mademoiselle de Saint-Bélin, qui n'avait aucune fortune. Il l'épousa et ils eurent dix-sept ans de bonheur complet. Ils vivaient dans la solitude ; Buffon travaillait constamment ; il observait et méditait sans cesse, et lorsqu'une pensée nouvelle se présentait à son esprit, il l'inscrivait et s'en servait plus tard, il expliquait lui-même sa façon de concevoir la pensée : « L'in- » vention demande de la patience. Il faut voir, » regarder longtemps son sujet ; alors il se dé- » roule et se développe peu à peu ; vous sentez » comme un petit coup d'électricité qui vous » frappe la tête et en même temps vous saisit le » cœur, voilà le moment du génie... la gloire » vient après si elle peut... »

Il a sans doute désiré la gloire, mais la fortune et les honneurs lui étaient indifférents ; il refusa les grands emplois qui pouvaient servir à l'accroissement de ses biens, il se contenta de ce qu'il possédait ; il faisait, dans un but scientifique, de grandes avances pour les constructions et les acquisitions du Jardin des Plantes, et tous les présents de plantes rares, d'animaux exoti-

ques, dont les rois et les particuliers lui faisaient hommage, furent également donnés par lui au cabinet du roi.

Le défaut de Buffon, si nous en croyons les contemporains, était une extrême fierté; mais combien sa générosité constante et sa touchante charité ne les rachetaient-elles pas ! il fut toute sa vie, un fils tendre, un tendre époux et un père dévoué; il était très aimé de ses voisins et de ses paysans, et si à Paris, il comptait des envieux et des rivaux, à Montbard, il n'avait que des amis. Plus on étudie la vie de Buffon, plus on lit ses œuvres, plus on se convainc que ce beau génie était aussi un bon et tendre cœur: il a aimé la nature jusque dans ses créations les plus humbles, il a aimé sa famille, ses amis, et plus que ses amis, les petits et les pauvres: il a béni et aimé Dieu.

Sa fin fut toute chrétienne; il avait depuis longtemps près de lui, un capucin, nommé le P. Ignace qui était curé de Montbard; se sentant

mourir, il le fit appeler, il pria avec lui et se confessa à haute voix, il reçut les derniers sacrements et mourut dans une profonde paix. Sa mort fut un grand événement; le poète Lebrun lui consacra une de ses odes, nous en citerons quelques vers :

La nature est veuve et muette !
Elle te pleure, et son poète
N'a plus d'elle que des regrets :
Ombre divine et tutélaire
Cette lyre qui t'a su plaire
Il la suspend à tes cypres !

Ce nom glorieux de Buffon ne protégea pas son fils: il mourut sur l'échafaud révolutionnaire. De nos jours, M. Flourens, de l'Académie Française, a consacré une grande étude aux travaux de Buffon; la ville de Montbard lui a élevé une statue, et un de ses petits neveux, ancien magistrat, d'un mérite insigne, M. Nadault de Buffon, a publié la vie et des lettres de son illustre oncle. M. B.

BLUETTE

I



U bord de la Saône, la forge lançait des tourbillons de fumée; sur les côtes, la vigne rougissait au soleil; dans la plaine, les prés ondulaient sous la brise; à l'horizon les bois apparaissaient très sombres, et sur la route

blanche, le coupé de madame Sigrist soulevait un nuage de poussière.

Madame Sigrist allait visiter sa forge, ses prairies et ses vignes, comme elle y était allée la semaine précédente, comme elle y allait depuis plus de quarante ans, et, doucement bercée dans son élégante voiture, elle songeait aux événements qui avaient rempli sa vie. La bonne dame était ce jour-là particulièrement portée à la rêverie, et le passé se retraçait à son esprit avec une fidélité étonnante. C'était par une matinée semblable à celle-ci — une riante matinée d'août — que M. Sigrist l'avait amenée à Aigues-Vertes. La jolie petite mariée qu'elle était alors !

C'est au mois d'août encore que l'année sui-

vante son fils était né, son Georges aux yeux bleus.

Et quatre ans après, la chère petite Lucie ! Georges et Lucie, deux anges.

Il eût fallu aller loin pour rencontrer alors, une plus heureuse mère que Maria Sigrist.

Ici la vénérable femme interrompit le cours de ses réflexions et pleura amèrement. Les anges ne demeurent point longtemps sur la terre, et Georges n'avait pas seize ans accomplis lorsqu'il remonta au ciel.

Ce jour-là, madame Sigrist mit un signet dans son livre d'heures, un signet noir à la page où se trouve le *Stabat mater dolorosa*, et maintenant le livre s'ouvrait de lui-même à cette page maculée de larmes. Comment dire la tristesse des années qui suivirent ? Pourtant si la mère désolée ne retrouva point son bonheur perdu, elle ne laissa pas ce d'avoir de bien douces consolations. Sa Lucie grandit sous ses yeux, devint une belle, bonne, pieuse jeune fille qu'il fallut songer à marier; monsieur et madame Sigrist y songèrent, et ils donnèrent à la fillette une dot si considérable, qu'un beau jour elle épousa le jeune marquis Théobald de Sennerive.

Mais les joies de ce monde sont éphémères :

M. Sigrist mourut lorsque la petite Sabine, l'enfant unique de sa chère Lucie, bégayait encore, et cette mignonne Sabine entra à peine dans sa dixième année, quand la jeune, l'heureuse marquise descendit elle-même au tombeau.

Cette fois la pauvre mère faillit succomber à sa douleur, et les bras caressants de Sabine purent seuls la rattacher à la vie.

Ce fut aussi l'amour paternel qui soutint M. de Sennerive; il consacra son temps, ses soins à son enfant, et ne songea pas à contracter un second mariage.

Madame Sigrist lui en sut gré, et le lien qui les unissait s'en resserra davantage.

Si M. de Sennerive conserva l'habitude de passer l'hiver à Paris, il ne perdit pas celle de venir à Aigues-Vertes dès les premiers jours du printemps, accompagné de Sabine, à qui il avait donné une excellente institutrice.

C'était toujours avec une joie nouvelle que madame Sigrist voyait venir sa petite fille et son gendre, et avec le même serrement de cœur qu'elle les regardait s'éloigner.

Néanmoins elle ne se décidait pas à les suivre à Paris où elle n'eût pu se faire à de nouvelles habitudes.

Jusqu'à présent d'ailleurs elle n'avait point été seule durant les rigueurs de l'hiver. La femme et les filles du régisseur venaient lui tenir compagnie. Chaque soir on se réunissait dans le salon bien clos, on travaillait, on jouait, les jeunes filles faisaient de la musique et les jours s'écoulaient doucement.

Mais le régisseur se faisait vieux, et maintenant il allait prendre sa retraite et se retirer dans son pays natal.

Cette fois la châtelaine allait rester seule; la femme du nouveau régisseur, une manière de paysanne, n'était pas une compagnie pour madame Sigrist, et ce qui la rendait aujourd'hui si rêveuse, c'était de se voir esoulée sur ses vieux jours.

M. de Sennerive et Sabine avaient vu avec douleur la solitude se faire autour de leur mère. Aussi la pressaient-ils de les accompagner à Paris, ou de prendre une demoiselle de compagnie.

La seconde proposition lui agréait assez. Elle avait en Touraine des petites cousines pauvres, il lui était facile d'en faire venir une à Aigues-Vertes; mais il y avait des inconvénients et madame Sigrist les connaissait bien. Elle les énumérait à part elle, lorsque sa voiture s'arrêta soudain au beau milieu de la route.

« Léonard, qu'est-ce donc? dit-elle étonnée. »

Un rire doux et contenu lui répondit, et une jeune fille se posa lestement sur le marchepied.

« C'est moi, bonne maman. Je ne vous ai pas effrayée, j'espère? »

— Non, ma Sabine, tu m'as surprise, voilà tout. Je fermais les yeux, répondit la vieille

dame en écartant d'un geste maternel, les cheveux qui bouclaient sur le front de la jeune fille. »

Sabine de Sennerive avait alors dix neuf ans. Elle ressemblait d'une manière frappante à madame Sigrist; non pas à l'aïeule d'aujourd'hui ridée et mélancolique, mais à la jeune mariée en robe courte et à manches en gigots qui, près d'un demi-siècle auparavant, avait fait son entrée triomphante à Aigues-Vertes.

« D'où sors-tu donc, dit la grand'mère. »

— De la prairie, chère mère; j'étais sous les saules avec papa; il y est encore; le voyez-vous lire son journal? Je le rejoindrai quand nous arriverons au tournant du chemin. Je vous faisais des signes; vous ne me voyiez pas: vous étiez encore occupée à causer avec vous-même. Cela vous arrive trop souvent. A quoi songiez-vous, dites?

— A ton prochain départ, ma chère fille, et à la profonde solitude où je vais être, répondit tristement la vieille dame.

— J'en étais sûre. Eh bien, maman, vous perdiez votre peine, je ne partirai point de sitôt. Papa vient de me dire: « Nous ne pouvons abandonner ta grand'mère; tenons-lui compagnie aussi longtemps qu'elle sera seule, et s'il le faut, restons ici tout l'hiver. Ne secouez pas la tête, c'est décidé, nous demeurerons et nous vous prêcheurons jusqu'à ce que vous vous déterminiez à prier notre cousine, madame Deraisne, de vous confier une de ses filles. »

L'aïeule soupira.

« Chère enfant, je serais bien heureuse de t'avoir auprès de moi, mais je ne puis condamner ton père à passer la saison des frimas à la campagne, et il n'est pas besoin de grands sermons pour me convaincre. Je suis toute disposée à faire ce que tu désires et j'aurais écrit déjà à madame Deraisne, si je ne craignais de rendre un fort mauvais service à la jeune fille qui viendra partager ma solitude. »

Sabine se récria.

« Oh! maman, quelle idée! Un mauvais service! Mais au contraire, ces demoiselles sont si pauvres! »

— Précisément, voilà ce qui m'arrête. Il n'est ni bon, ni prudent de faire apprécier au pauvre les avantages de la richesse.

— Sans doute, lorsqu'il doit retomber dans la pauvreté après avoir connu le luxe. Mais tel n'est point le cas; vous ne voudriez pas vous charger de notre cousine pour l'abandonner ensuite. Nous la doterons, nous la marierons. »

Madame Sigrist hocha la tête.

« Ce que je pourrais faire pour cette enfant serait bien peu de chose, murmura-t-elle. »

— Peu de chose! Et vous êtes si riche!

— Ma fille, je suis riche en effet, mais ma fortune doit t'appartenir un jour; je me ferais scrupule de l'amoinrir.

— Enfin, vous assureriez l'avenir de notre parente.

— Oui, après ma mort elle aurait une modeste aisance. Cela lui suffirait-il ? Je n'ose le croire, car l'aisance c'est encore la pauvreté pour ceux qui ont l'amour et l'habitude du luxe. Puis, tu ne sais pas, ma Sabine, quels mauvais sentiments peuvent germer au fond du cœur d'une pauvre fille, admise tout à coup dans une famille riche : l'envie, le désir de s'élever au dessus de sa condition, les regrets amers, les révoltes secrètes...

— Maman, vous parlez des âmes vulgaires ; celles de nos cousines sont élevées et généreuses, j'en ai le ferme espoir... la certitude même...

— Dieu le veuille, repartit l'aïeule d'un ton si grave que Sabine ne put s'empêcher de tressaillir. Il lui venait une inquiétude vague, indéfinissable ; mais elle surmonta vite cette impression pénible et reprit gaiement :

— Chère grand mère, vous êtes décidée n'est-ce pas ?

— Point encore tout à fait, mon ange, mais je me déciderai si tu le veux absolument.

— Certes, je le veux. Ecrire à madame Deraïsne, où nous accompagner à Paris : voilà notre ultimatum. Là-dessus Sabine se jeta au cou de la bonne dame, l'embrassa deux ou trois fois, fit arrêter la voiture, sauta à terre et alla rejoindre M. de Sennerive. »

II

Madame Deraïsne, la cousine pauvre de l'opulente châtelaine d'Aigues-Vertes, habitait Tours depuis bien des années. Elle avait une rente fort modique sur le grand livre et touchait une petite pension en sa qualité de veuve d'un employé de l'Etat. Avec cela, elle élevait tant bien que mal ses trois enfants, Antoine, Camille et Suzanne.

Les voisins et les amis de madame Deraïsne l'estimaient fort. Dans le fait, c'était une excellente personne, très douce, très courageuse, une mère tendre et dévouée ; mais elle n'était pas la femme forte de l'Evangile, et la mère chrétienne dans la rigoureuse acception du mot. C'était pour le monde qu'elle élevait ses enfants, le bonheur du monde qu'elle eût voulu leur donner.

Antoine avait déjà vingt-deux ans. Il travaillait dans une maison de banque et fournissait depuis peu à la dépense du ménage ; mais les fillettes ne gagnaient rien encore. Camille, l'aînée, comptait à peine dix-sept ans ; elle était petite, svelte, mignonne, rieuse et étourdie. Toutefois, malgré son air enfantin, elle commençait à attirer les regards. Sans être d'une beauté régulière, elle plaisait extrêmement ; son minois chiffonné

avait une grâce piquante, et son teint de blonde un éclat éblouissant. Ses amies l'avaient surnommée Bluette, à cause de la nuance charmante de ses grands yeux. Ce nom plaisait à la mère : il convenait bien, disait-elle à Camille, et cette chère enfant était en effet la bluette, l'étincelle, le joyeux éclat du foyer.

La bonne madame Deraïsne ne voyait-elle pas que la fillette faisait de nécessité vertu, et souhaitait ardemment de briller ailleurs qu'au foyer domestique ? C'est dans le monde qu'elle eût voulu répandre son éclat éphémère. Elle raffolait de bals somptueux, de fêtes luxueuses, de toutes les distractions auxquelles sa pauvreté l'empêchait de prendre part.

Suzanne, la plus jeune de la famille entraînait dans sa quatorzième année, et déjà sa taille égalait presque celle de sa sœur. Brune au teint mat, aux traits d'une pureté exquise, cette petite Suzette promettait d'avoir un jour une beauté accomplie, et bien des gens disaient que madame Deraïsne était une heureuse mère, ses filles possédant assez de charmes pour se passer de dots.

Ce n'était point l'opinion de la pauvre veuve ; l'avenir des deux sœurs l'inquiétait, surtout celui de Camille, car elle avait l'espoir de marier Suzanne ; mais cette espérance étant très vague encore, elle désirait que les jeunes filles pussent avoir l'une et l'autre le brevet d'institutrice. Suzanne ne trouvait pas difficile de conquérir ce brevet, elle avait une intelligence remarquable et l'amour du travail ; mais Bluette, esprit et tête frivoles, ne sachant point s'appliquer à l'étude, désespérait d'atteindre le but qu'on lui montrait sans cesse et l'avouait franchement :

« Non, mère, je ne puis pas. Je travaille pour vous être agréable, mais c'est du temps perdu.

— Oh ciel ! ne parle point ainsi, s'écriait Suzanne. Pauvre sœur, que deviendrais-tu, que ferais-tu ?

— Je ne sais... il est une foule de choses... Par exemple, on peut soigner un ménage, élever des enfants et rendre un mari heureux, sans avoir le brevet d'institutrice.

— Tu voudrais te marier sans dot ! Mais cela ne se fait plus, n'est-ce pas maman ? Dites-le donc à Bluette qui aime tant à suivre les modes. »

Et de rire.

Ce jour-là, Camille s'était retirée dans sa chambrette pour étudier plus assidûment ; mais c'est en vain qu'elle essayait de fixer son esprit volage. Il pleuvait d'ailleurs et cette pluie lui inspirait des idées noires, des pensées désolantes. Finalement elle eut un accès de colère enfantine, jeta ses livres, ses cahiers et alla rejoindre sa sœur au salon.

Il n'avait rien d'élégant, le salon de madame Deraïsne, et il suffisait de s'arrêter sur le seuil pour voir combien cette famille était pauvre. Si des housses recouvraient l'étoffe fanée des sièges,

si un étroit lambrequin cachait les taches indélébiles du marbre de la cheminée, rien ne dissimulait la vétusté des meubles et l'usure lamentable du tapis. Un vieux piano conservé avec soin occupait la meilleure place, et Suzanne faisait courir ses doigts agiles sur le clavier jauni, lorsque Camille entra d'un air maussade.

— Tu n'es jamais fatiguée, toi ? dit la belle désolée du bout des lèvres.

Sans écouter la réponse, elle alla s'asseoir auprès de la fenêtre et laissa tomber ses regards distraits sur la rue, une rue étroite où le beau monde ne venait guère. Des enfants jouaient malgré la pluie, des ouvriers passaient d'un air affairé, des femmes du peuple allaient et venaient, le panier au bras. Tout cela déplaisait à Camille, elle était nerveuse, agacée ; son petit pied battait le tapis mince, et elle se bouchait les oreilles avec affectation quand Suzanne appuyait sur une note fausse. Bientôt elle s'écria, interrompant sans façon la petite musicienne.

« Mon dieu ! lorsque je songe qu'on dansera ce soir dans ce joli château que nous avons vu en nous promenant la semaine dernière au bord de la Loire ! Tu sais, ce château où il y des cygnes et de grands magnolias ? Suzanne la regarda avec surprise.

— Qui donc t'a dit que l'on dansera dans ce château.

— La modiste. Elle m'a donné des détails et montré la coiffure que portera cette beauté altière, la femme du banquier d'Antoine. En vérité les riches sont trop heureux !

— Parce qu'ils vont au bal ?

— Eh bien, oui, c'est un grand bonheur ! Tu le sauras un jour, petite Suzette. »

L'enfant se retourna en agitant sa longue chevelure.

« Je le saurai un jour ? Quand donc ?

— Lorsque je serai mariée. Je te produirai dans le monde et tu te divertiras, je te le promets. Félicite-toi de n'être point l'ainée, ta jeunesse ne sera pas triste comme la mienne.

— Mais, Camille, ta jeunesse n'est pas triste. Que te manque-t-il ? que peux-tu regretter ? Si maman est trop pauvre pour te conduire au bal, tu es trop jeune encore pour y aller. Et tu as tant d'autres distractions ! Réfléchis un peu. Nous travaillons toute la semaine, c'est vrai ; mais le dimanche, qu'elles charmantes promenades, quels délicieux petits voyages ! »

Camille sourit ironiquement.

« Se promener en fiacre par le brûlant soleil, avaler la poussière des chemins, dîner à l'ombre des haies, essuyer parfois l'orage et la pluie, tu appelles ces pénibles excursions de délicieux voyages ?

— Oui, j'aime cela, moi ; je voudrais aller loin, bien loin et toujours au bord de la Loire ; la campagne est si ravissante ! Partout des châteaux, des villas, des pelouses, des jardins. Et

ces balcons où apparaissent de grandes dames parées comme des chasses et belles comme des aurores ?

— Voilà justement ce que je déteste, s'écria Camille : voir les heureux du monde se pavaner ainsi. Ce n'est pas que j'envie leurs richesses et l'éclat de leur rang. Non, je ne tiens ni à la fortune, ni aux grandeurs ; mais le reste, Suzanne, le reste, y songes-tu ? Ces gens-là ne connaissent ni l'ennui, ni les fatigues du travail. Pour eux, la vie est une fête perpétuelle, et tu veux que je les admire sans faire de tristes comparaisons ? Mais en les voyant, j'ai envie de pleurer, entends-tu bien ? de pleurer.

— Bah ! il faut avoir plus de philosophie, ma chère. Qui sait ? peut-être un jour nous aussi nous serons sur le balcon.

— Ah ! si Dieu le permettait ! fit Camille du fond du cœur. »

Dieu le permettait sans doute, car madame Deraigne entra, ayant à la main une lettre qu'elle parcourait avec émotion. Les jeunes filles remarquèrent tout de suite que leur mère n'était pas dans son assiette habituelle.

— Maman qu'avez-vous ? Qu'est-ce donc ? Point de mauvaise nouvelle, n'est-ce pas ?

— Non, mes chéries, c'est une bonne nouvelle au contraire que je viens vous annoncer.

— Une demande en mariage ? dit vivement Camille. »

La mère sourit avec un doux attendrissement.

« Il ne s'agit pas de mariage, mes anges. C'est notre cousine, madame du Sigrist d'Aigues-Vertes, qui m'écrit pour me demander ce que j'ai de plus précieux au monde, à savoir une de mes chères fillettes. »

Les fillettes ouvraient de grands yeux, elles ne s'attendaient point à cela.

Madame Deraigne reprit.

« Suzanne ne peut me quitter, elle est trop jeune, c'est donc toi, ma Camille, qui irais à Aigues-Vertes.

— Oh ! mère, pour longtemps ?

— Oui, sans doute, Madame Sigrist te garderait chez elle, te considérerait comme sa fille, te donnerait une dot, te marierait. »

Le premier mouvement de Camille fut excellent, elle fondit en larmes et se jeta dans les bras de sa mère.

— Non, non, je ne veux pas, j'aime mieux la pauvreté avec toi.

— Chère enfant, dit la veuve attendrie ! Cela ne m'étonne pas de t'entendre parler ainsi, je connais ton bon cœur, mais vois-tu, il faut réfléchir... »

Pauvre mère ! Il n'était pas besoin de longues réflexions et d'une raison supérieure, pour comprendre que la proposition de madame Sigrist était des plus avantageuses. Au bout d'une heure, la fillette parfaitement consolée lisait.

relisait la lettre de sa riche parente, et souriait à l'avenir qu'on lui faisait entrevoir.

« Suzanne, nous ne tarderons pas, je crois, à monter sur le balcon, dit-elle gaiement à sa jeune sœur. »

Celle-ci fit une petite moue.

« Tu veux donc nous quitter, méchante Bluette ? »

— Oui, pour notre bonheur à tous. Je vous serai si utile là-bas ! Je prierai madame Sigrist de caser Antoine plus avantageusement, je lui suggérerai l'idée de te donner une petite dot, à toi aussi. Tout ira à merveille, sois-en sûre. De beaux jours vont se lever pour nous. La difficulté était de mettre le pied sur l'échelle de la fortune. C'est fait ; qui peut savoir maintenant jusqu'où nous monterons ? »

Elle s'arrêta, embrassa sa mère et reprit avec la même vivacité :

« Vous dites, maman, que ce domaine d'Aigues-Vertes est très beau ? »

— Splendide et de grand rapport ; madame Sigrist est une des plus riches propriétaires du pays Mâconnais.

— Vous alliez souvent chez elle autrefois ?

— Fort souvent ; nous étions liées d'une sincère amitié, nous l'avons été jusqu'à l'époque de mon mariage.

— Et tout à coup vous vous êtes brouillées. C'est étrange.

— Non, ma fille. Ce mariage ne plaisait point à M. et à madame Sigrist, ils me le dirent en termes assez vifs. Je passai outre ; c'était mon droit, j'aimais votre père, j'étais orpheline et j'avais trente-deux ans. Mes riches parents furent blessés du peu de cas que je faisais de leurs observations. Il s'ensuivit une brouille. »

Ici, madame Deraigne s'interrompt et soupira. La pauvre femme avait été très malheureuse en ménage, et bien des fois elle avait dû regretter d'avoir fait si peu de cas des sages conseils de sa cousine. Elle reprit tristement.

« Lorsque je devins veuve, madame Sigrist eut la bonté de m'écrire ; je lui répondis et, depuis ce temps, nous échangeons quelques lettres, mais je ne suis point retournée à Aigues-Vertes. »

— Vous y viendrez, maman, vous m'y conduirez.

— Ma Camille, je le voudrais, mais c'est impossible pour plusieurs motifs ; le premier, c'est que je ne puis laisser Suzanne seule ici. Ton frère te conduira.

— Ce cher Antoine ! s'écria la jeune fille, il sera bien content de ce qui arrive, n'est-ce pas, mère ?

— Ah ! dit Suzanne qui se penchait vers la fenêtre pour regarder dans la rue, voici quelqu'un qui sera bien content aussi. Et, avec un sourire, elle montra des yeux, à sa mère et à sa sœur, un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, qui

entrait dans la maison. Camille l'aperçut à peine et le reconnut néanmoins.

— Daniel Grey, dit-elle. Est-ce bien sûr que ça lui fera plaisir ? il est indifférent.

— Ma Bluette, ne sois pas injuste à l'égard de ton ami d'enfance, reprit vivement la pauvre veuve.

Elle espérait donner Daniel pour mari à Suzanne, et d'avance elle lui portait une affection maternelle. Il n'avait plus de père, sa mère était l'amie de madame Deraigne, lui était lié avec Antoine ; les deux familles habitaient la même ville et se voyaient souvent.

— Venez vite, Daniel, fit Suzanne en courant ouvrir la porte du salon, venez apprendre une nouvelle et félicitez-nous. Un grand événement se prépare ; il faut que nous quittions Tours, ma sœur ou moi. Notre cousine d'Aigues-Vertes veut absolument adopter l'une de nous.

— Oh ! adopter... interrompit la mère.

— Mais oui, maman, à peu de chose près. Vous savez, Daniel, elle est fabuleusement riche notre cousine. Que dites-vous de cela, je vous prie ? »

Il ne disait rien. Camille l'avait deviné, la nouvelle ne lui faisait pas grand plaisir ; du moins, il semblait plus surpris que charmé. Les jeunes filles, il est vrai, ne lui laissaient pas le loisir de manifester ses sentiments ; parlant avec une volubilité joyeuse, elles donnaient des détails, citaient des phrases de la lettre.

Enfin, profitant d'une pause.

— Est-ce vous qui irez à Aigues-Vertes ? demanda-t-il à Suzanne.

— Non, c'est ma sœur ; maman me trouve trop jeune. »

Le visage de l'adolescent se rasséréna et il écouta avec plus de patience les réflexions naïves des deux sœurs.

« Je vous fais compliment, mademoiselle, dit-il à Camille, et je souhaite que vous trouviez le bonheur dans ce beau château. »

— Oh ! je l'y trouverai certainement, répartit la frivole Bluette avec conviction. Maman dit que c'est une si agréable résidence !

Et l'on doit se divertir à Aigues-Vertes, beaucoup plus qu'ailleurs. Songez donc : cette belle héritière qu'il faut marier ! Car elle a près de vingt ans, mademoiselle Sabine, et on lui cherche un mari, c'est certain. Quel bonheur ! Je vais être emportée par le tourbillon des plaisirs. Vraiment madame Sigrist répare bien ses torts. Elle a eu des torts envers nous, il est bon que vous le sachiez, Daniel, cela vous explique pourquoi elle se montre aujourd'hui si généreuse. »

Le jeune homme ne désirait pas connaître les torts de madame Sigrist et ne savait bonnement que dire. Aussi ne tarda-t-il point à se retirer en disant à la veuve :

« Je venais, madame, pour prier Antoine de

diner ce soir à la maison. J'attends des camarades de collège, et je souhaiterais vivement que mon cher Antoine pût se joindre à nous; mais peut-être ce qui arrive l'empêchera...

— Non, non, je vous l'enverrai », repartit vivement madame Deraïne.

Et se levant, elle ajouta :

« Je descends avec vous, Daniel. »

Ils sortirent ensemble, et au bas de l'escalier, la bonne dame s'arrêta.

« Mon cher enfant, dit-elle, vous ne me blâmez point d'accepter l'offre de ma riche parente ? »

Le jeune homme semblait embarrassé.

« Non, madame, je ne me permettrais pas... »

— Avouez cependant que vous avez appris cette nouvelle avec déplaisir.

— C'est vrai. Je craignais que ce ne fût Suzanne. Mais du moment qu'il s'agit de mademoiselle Camille, je n'ai rien à dire.

— Alors si c'était Suzette ?...

— Madame, je serais désolé. Gardez mademoiselle Suzanne auprès de vous, je vous en supplie; elle est laborieuse et contente de son sort, elle se soucie peu du luxe et des plaisirs que donne la fortune; ne permettez pas qu'on lui inspire d'autres goûts, qu'elle puisse faire des comparaisons fâcheuses, et en vienne à désirer les avantages matériels dont, à cette heure, elle se passe fort bien; conservez-la moi telle qu'elle est. »

Madame Deraïne écoutait ce jeune sage avec une douce émotion.

« Cher enfant, vous songez donc sérieusement à épouser ma pauvre petite fille ? »

— Oui, madame. Ma mère et moi nous parlons souvent de ce mariage et si l vous agréé...

— S'il m'agréé! Vous le savez bien; ne vous ai-je pas dit déjà que je vous donnerai Suzette avec bonheur? Mais tant d'années s'écouleront avant que vous puissiez vous établir! Vous voulez être docteur en médecine, ce n'est pas l'affaire d'un jour.

— Hélas non, surtout pour moi qui ne suis pas même bachelier ès sciences; mais dès que j'aurai le diplôme de docteur...

— Mon pauvre Daniel, lorsque vous aurez le diplôme de docteur, il faudra, avant d'entrer en ménage, vous faire une clientèle, assurer à votre famille des moyens de subsistance.

— Soit. Dans cinq ou six ans, Suzanne sera encore une toute jeune fille.

— Sans doute, mais si vous alliez l'oublier...

— L'oublier? Jamais.

— Je veux le croire. Cependant je vous prie de ne rien dire qui puisse faire deviner à la chère enfant que nous avons de tels projets... S'ils se réalisent, Daniel, je serai une heureuse mère. »

Elle s'arrêta et reprit avec une émotion croissante.

« Dieu soit béni! voici l'avenir de mes chères fillettes à peu près assuré. »

— Vous êtes donc décidée, Madame, à envoyer mademoiselle Camille à Aigues-Vertes?

— Absolument décidée. Je connais trop ma vénérable parente pour hésiter à lui confier cette enfant. »

III

LETTRE DE CAMILLE A SA SŒUR

« Aigues-Vertes, 28 novembre 1866. »

« Chère Suzette, j'ai reçu ta lettre hier et, même avant de l'ouvrir, mes yeux se sont remplis de larmes. Il y a trois mois que je vous ai quittées, et cette séparation me semble aussi douloureuse qu'au moment du départ. Dis à Antoine que je ne l'oublie pas non plus. Voici que je pleure en écrivant son nom. Quand vous verrai-je tous? Je me pose cette question chaque jour. J'entendais parler quelquefois des peines de l'absence; à présent je sais ce que c'est: Comment ai-je eu le courage de m'éloigner de vous? Ah! si c'était à refaire!

« Cependant bien des jeunes filles pauvres envieraient mon sort; madame Sigrist est très bonne pour moi, et l'on me traite comme si j'étais l'enfant de la maison. Sans doute, c'est très heureux; mais entre nous, ma petite sœur, sur ce point seulement mes espérances n'ont pas été trompées; tout le reste... J'avais fait de si beaux projets, je m'étais bercée de si riantes chimères! Mon Dieu, comme il a fallu en rabattre! Ce château! mais c'est un ermitage, une solitude, une retraite austère; on s'y ennuie à mourir. Et madame Grey qui me donnait des conseils sur la manière dont je devais me conduire dans le monde! J'en ris encore... du bout des lèvres. Madame Sigrist et moi nous sommes presque toujours seules. Parfois, mais c'est rare, quelques personnes du voisinage viennent passer l'après-midi. Alors on cause, on joue, on dîne et puis bonsoir. Pas la moindre polka, pas le plus petit quadrille. Ciel, comme on change! Cette madame Sigrist que maman a connue si sémi-lante, il y a beau temps qu'elle n'a plus l'air à la danse. Tu vas me dire: « Mais la jeune héritière doit aimer le bal. »

« D'abord, l'héritière n'est plus ici, elle voyage avec son père et, le mois prochain, ils iront à Paris où ils passent tous les hivers; puis, lors même que M. et mademoiselle de Sennerive seraient au château, on ne s'y divertirait guère. Ce sont des gens graves, ils aiment la vie en famille, la lecture, le travail, la musique, les promenades tranquilles dans la campagne solitaire. Voilà de jolis goûts. Il est vrai que ces heureux Parisiens viennent à Aigues-Vertes pour se reposer des fatigues de l'hiver; s'ils y

demeuraient toute l'année, ils penseraient et agiraient autrement, j'imagine.

» Sais-tu qu'il n'est pas vieux, notre cousin de Sennerive? et quel air imposant, quelles manières distinguées! Sa fille aussi a cette distinction qui me plaît, que je voudrais posséder. Tu demandes si elle est jolie. Oui, ma sœur, plus jolie que nous. Toutefois elle a moins de piquant. C'est une beauté calme, sereine, un peu fière, parlons franchement, un peu fade.

» A vingt ans, madame Sigris était ainsi, on le dit du moins. Ce qui est sûr, c'est qu'au moral, l'aïeule et la petite-fille se ressemblent beaucoup; elles ont la même tournure d'esprit et les mêmes idées de mère-grand.

» Je crois que toutes deux me considèrent comme un bébé frivole; Sabine m'appelle : « Petite Camille. » Et si tu avais vu quel air d'indulgente compassion elle prenait, lorsque je la priais avec instance de me parler du monde brillant ou, l'hiver dernier, elle a fait son entrée. C'est comme à regret qu'elle répondait à mes questions avides. Aussi bien, il eût mieux valu pour moi qu'elle n'y répondit pas du tout. Ses récits m'avaient donné la fièvre de la danse, et je me trémoussais malgré que j'en eusse.

» Un jour, par exemple, j'entends un orgue de Barbarie jouer la valse du *Freischütz*. J'étais seule dans le grand salon. Je me mets à tourner en cadence; les petits personnages grimaçants de la tapisserie avaient l'air de valser aussi. Une vraie sarabande. M. de Sennerive entre, me regarde avec étonnement et rit dans sa barbe. Il m'a prise pour une petite folle. Comme ils sont raisonnables dans cette famille, et comme je me suis fourvoyée! Mieux vaudrait faire l'éducation de joyeux marmots, je jouerais avec eux. Ah! si j'avais le diplôme d'institutrice!

» Je ne devrais pas t'écrire sur ce ton, il serait plus généreux de te laisser croire que je suis heureuse; mais je ne peux pas, vois-tu, je ne peux pas, il faut que mon cœur s'épanche, à la fin!

» Si tu savais quelle tristesse le mois noir répand sur ce vieux château, si tu connaissais l'inexprimable mélancolie qu'inspire ce parc désert!

» Et cela pourrait être vivant, charmant, joyeux, animé. Si j'avais la baguette magique de madame Sigris — je veux dire sa fortune — les sons du cor retentiraient dès demain sous ce couvert sombre, et de hardis chasseurs, de brillantes amazones, galoperaient à bride abattue sur l'herbe humide.

» Chère Suzanne, si Aigues-Vertes nous appartenait!... Non, non, Dieu me garde d'envier le bien d'autrui, je veux dire seulement qu'il est triste d'être pauvre, solitaire, dépendante. L'auteur de l'Imitation a raison : il vaut mieux ne pas voir ce qu'il n'est point permis d'avoir.

» Ne t'étonne pas que je puisse citer des passa-

ges de l'Imitation; je lis beaucoup d'ouvrages ascétiques à madame Sigris. Elle est dévote. Je voudrais l'être aussi, mon sort me paraîtrait moins déplorable.

» Je te fais de la peine, ma petite sœur, je n'en dirai donc pas davantage, et je t'embrasse aussi tendrement que tristement.

» Ton infortunée,

» BLUETTE.

» J'écirai ce soir à notre mère. »

IV

CAMILLE A SUZANNE

» Aigues-Vertes, 10 avril 1867.

» Chère petite sœur, je t'écris souvent et toujours sur le même ton plaintif. Aujourd'hui je veux changer de note; une espérance s'est glissée dans mon cœur, un rayon de soleil égaye ma nuit sombre. Je crois que l'on va me marier. C'est une amie de madame Sigris qui a eu pitié de moi; la baronne de Tresserves est une grande dame dont le château est situé à deux ou trois lieues d'Aigues-Vertes. Cette imposante baronne va souvent à Paris où son fils a passé l'hiver; mais c'est à la campagne qu'elle réside, et elle nous fait de fréquentes visites. Elle m'a prise en amitié et un jour il lui est arrivé de me dire : « Il faut que je vous marie aussi, ma chère enfant. »

» Ainsi, c'est donc une mariée? Tant mieux pour moi. Cependant je n'avais attaché aucune importance à ce propos, mais voici ce qui est arrivé hier. Lis attentivement, Suzette, ça en vaut la peine.

» J'étais allée au village avec Sophie, la lingère. Nous portions à la mère Thibaut des vêtements que nous avons cousus de nos mains blanches, madame Sigris et moi. Notre vénérable cousine aime beaucoup à travailler pour les pauvres. C'est sa grande distraction, elle désirerait que ce fût aussi la mienne; hélas! elle ne veut pas comprendre que j'ai à peine dix-huit ans.

» Bref, Sophie ayant des emplettes à faire, me laissa en tête-à-tête avec la vieille Thibaut qui me dit sans préambule :

» — J'ai une grâce à vous demander, mademoiselle, c'est de prendre à votre service ma petite fille Louise; elle est très adroite, et puis que vous allez vous marier... »

» Je l'interrompis.

» — Me marier! A quoi songez-vous?

» — Oh! repartit la bonne vieille, je sais bien que c'est encore un secret; mais la femme de chambre de madame de Tresserves l'a confié à une de ses amies qui l'a dit à Louise. »

» Je me récriai de nouveau, je protestai que

Louise se trompait; mais j'avais beau dire, je n'en ressentais pas moins un doux espoir.

« Nous revînmes au château par le parc et le jardin. Justement la baronne de Tresserves était là avec madame Sigrist. Toutes deux avaient un air ému et elles parlaient... de quoi? de mariage. Elle s'interrompirent en me voyant; mais sans le vouloir j'avais entendu quelques mots bien significatifs.

« Ma Suzanne, Dieu veuille que je ne me trompe pas, et que ces dames écrivent bientôt à maman. Car c'est maman qui décide et qui seule doit me marier. Voilà sans doute pourquoi on ne me dit rien, c'est plus prudent. Mais moi je te dis tout, pour que tu sois contente.

« Aime-moi comme je t'aime, ma petite sœur. Je t'embrasse du fond du cœur et ma chère maman, et Antoine. » Votre CAMILLE.

« J'oubliais de te dire que Sabine et son père seront ici la semaine prochaine. Est-ce en mon honneur qu'ils viennent sitôt? »

M. et mademoiselle de Sennerivq arrivèrent à Aigues-Vertes à la fin d'avril. La jeune fille avait un air à la fois grave et souriant, expansif et recueilli. Elle se montra très affable avec Camille, et tout d'abord lui donna une grande preuve de confiance :

« Ma petite cousine, pendant que nous sommes seules, il faut que je vous apprenne une nouvelle: je me marie, lui dit-elle en l'entraînant au fond du jardin.

— Vous aussi! allait s'écrier étourdiement Camille; mais Sabine ne lui en laissa pas le temps et reprit :

— J'épouse le fils de madame de Tresserves; M. Albert, vous savez.... mais j'oublie que vous ne l'avez jamais vu. C'est un jeune homme de grand mérite, tout le monde le dit. Bonne maman a de lui une très haute opinion, et vous n'ignorez pas que bonne maman est difficile. Félicitez-moi, j'aime Albert et il m'aime. Il me tarde

de vous le présenter. Un artiste gentilhomme, ma chère, il est peintre et musicien. A la dernière exposition on a remarqué un de ses tableaux : *Un moulin au bord de la Saône*. Et ma future belle-mère, comment la trouvez-vous? Bonne et charmante, n'est-ce pas?

Elle me comble de marques d'affection... sa fille aussi. Car Albert a une sœur mariée depuis dix ans... Et des neveux, des nièces... une nombreuse famille. Madame de Tresserves passe la moitié de l'année chez sa fille, en Bretagne; elle nous réservera l'autre moitié.

L'heureuse fiancée aurait pu continuer longtemps sur ce ton, Camille ne songeait point à l'interrompre; elle était immobile, sans voix, sans couleur, comprenant fort bien qu'il n'avait nullement été question de la marier, elle.

Sabine poursuivit :

— J'avais prié bonne maman de ne pas vous apprendre cette grande nouvelle; je voulais avoir le plaisir de vous l'annoncer moi-même. L'époque du mariage n'est point encore fixée. Ce sera, je pense à la fin de juin; puis Albert me conduira en Ecosse, en Suède; nous reviendrons par la Belgique. Un long voyage. Papa aussi se propose de voyager et bonne maman, qui a l'habitude de nous garder ici tout l'été, sera un peu triste. Il faudra la distraire, petite cousine; elle n'aura que vous à qui parler.

— Et vice versa, se dit la pauvre Blulette; ainsi donc, c'est sûr, nul ne s'occupe de mon avenir.

La pauvreté est vraiment une chose affreuse et la source des plus grands maux. Je possède, aussi bien que Sabine, la jeunesse, la beauté, l'instruction, l'intelligence; mais elle est riche, je suis pauvre, ça suffit : à elle tous les honneurs, tous les plaisirs; à moi, toutes les humiliations, tous les ennuis, toutes les tristesses!

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

LIQUEUR DE FRAMBOISE

Emplissez jusqu'aux deux tiers un ou plusieurs litres d'eau-de-vie blanche, achevez de remplir le litre avec deux ou trois poignées de belles framboises très saines, trois mois après vous enlevez les framboises et vous ajoutez à chaque litre un sirop de sucre blanc, fait avec aussi peu d'eau que possible. Vous mettez plus ou moins

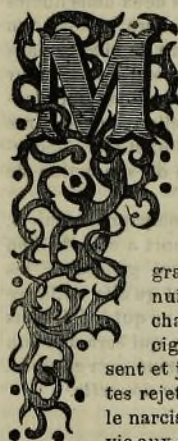
de ce sirop, suivant le degré de sucre que vous voulez donner à la liqueur. Généralement un quart de sirop pour $\frac{3}{4}$ de liqueur suffit. Quand vous avez mélangé le sirop à la liqueur, vous faites chauffer le tout dans une bassine jusqu'à ce que ce soit très chaud; mais il faut éviter absolument le moindre bouillon. Faire refroidir et mettre en bouteilles.

JACQUELINE

(SUITE ET FIN)

XV

SCÈNE D'INTÉRIEUR.



MADAME Octavie n'était plus, la situation de Jacqueline s'était transformée, mais Yves Saultoys ignorait ces événements, qui s'étaient passés à côté de lui : les orages de son foyer avaient absorbé ses pensées. Il n'était pas heureux. Les défauts d'Yvonne avaient grandi : c'est le sort des herbes nuisibles : la ronce épineuse, le chardon aux dents aiguës, la ciguë pleine de poison grandissent et jettent autour d'eux de robustes rejets, pendant que le rosier et le narcisse disputent leur sève et leur vie aux vents et à la pluie. La ronce de l'humeur, les épines de la jalousie, le poison des soupçons mauvais avaient ainsi grandi dans l'âme d'Yvonne : elle avait deviné que son mari n'éprouvait pour elle que l'affection commandée par le devoir, et jamais la pensée de conquérir cette âme par la douceur, la bonté, la tendre sympathie ne lui vint : elle voulait forcer l'amour, elle aurait dit volontiers comme le pauvre Arnolphe :

Voulez-vous bien m'aimer !

Il l'aimait, parce que sa mère l'avait choisie pour lui et parce qu'elle lui avait donné cette petite Denise, fleur de printemps qui égayait sa maison ; il l'aimait parce qu'il le devait, et dans les cours droits, ce motif suffit. Cordelie le disait à son vieux père.

Madame Saultoys avait quitté pour quelques semaines sa paisible maison du Dauphiné, elle était venue chez son Yves, et, silencieuse, elle observait ce qui se passait dans ce ménage, qu'elle croyait parfaitement heureux. Elle perdait ses illusions de jour en jour, comme un arbre perd ses feuilles. Quoi ! c'était là Yvonne ! cette voix impérieuse était celle d'Yvonne ! Elle avait une humeur irritable, dont tous ses entours souffraient, elle ne ménageait pas ce mari qu'elle prétendait aimer, elle le blessait à coups d'épingle

dans les points les plus délicats de son âme ! elle raillait ses amis, elle médissait de leurs femmes, elle se dérobaient, autant qu'elle le pouvait, à ces devoirs d'hierarchie et de courtoisie déferente qui existent dans tous les corps, régiments, cours, administrations ; elle ne faisait de visite à la femme du colonel qu'à la dernière extrémité, elle était avec la femme du général, raide et maussade, elle affirmait que la dignité le voulait ainsi ; quant à l'aimable famille du commandant, devenu lieutenant-colonel, elle ne voulait aucune relation, elle était jalouse de cette mère de six enfants ! de cette femme honorable et honorée, et les éloges qu'Yves, dans sa sincérité équitable, accordait à madame Dammartin, exaspéraient l'humeur bilieuse d'Yvonne ; elle était jalouse sans motifs, jalouse sans rivale, jalouse par vanité.

Ce soir-là, le dîner fini, on était réuni en famille dans un petit salon, gentiment arrangé ; madame Saultoys, assise près du feu, à l'abri d'un écran, tenait Denise sur ses genoux ; l'enfant se plaisait dans les bras de l'aïeule comme dans un asile où les réprimandes impatientes de sa mère ne l'atteignaient pas ; Yves lisait le journal qui venait d'arriver ; Yvonne, étendue dans un grand fauteuil, avait une physionomie soucieuse et fatiguée ; l'agrément du printemps avait fui, elle n'avait plus ni éclat ni fraîcheur ; en échange, le charme de l'été se révélait en elle ; ses traits réguliers s'étaient affinés, ses yeux brillaient plus qu'autrefois et son sourire, un peu railleur, un peu amer, n'était pas celui de la bonté, mais il excitait une sorte de curiosité, comme le sourire énigmatique que Léonard de Vinci a donné à ses portraits féminins.

Elle ne parlait pas, elle regardait son mari, et, de temps en temps, elle laissait aller sa tête allangui sur le dossier du fauteuil. Neuf heures sonnèrent à la pendule : Yves se leva brusquement :

« Je vais m'habiller, dit-il, quel ennui ! »

Yvonne s'était levée également :

« Et moi aussi, dit-elle. »

— Mais, chère amie, il n'est pas possible que tu veuilles venir à cette soirée ? tu souffres, et il fait un temps affreux.

— J'irai.

— Ma bonne Yvonne, ce n'est pas raisonnable, dit madame Saultoys. Vous avez mal à la gorge, il vaudrait mieux vous coucher.

— Et boire de la tisane et me blottir sous mes couvertures, pendant que les autres coquetteront pour mon mari et pour tout l'état-major.

— Vous divaguez, ma chère mie, qu'est-ce qui pense à coquetter pour Yves, mon Dieu ?

— Qui ? demandez-le-lui donc, ma mère ! qu'est-ce qui coquette, si ce n'est cette femme admirable et charmante, dont il a sans cesse le nom sur les lèvres ? »

La bonne madame Saultoys les regarda tous deux d'un air profondément étonné : les actions déraisonnables, les pensées folles la surprenaient toujours. Yves secoua la tête et sortit de la chambre, Yvonne le suivit et leur mère entendit encore les éclats de sa voix, brisée de seconde en seconde par le rhume et qui s'éteignit enfin dans un accès de toux. Ce qui n'empêcha pas qu'après douze minutes écoulées, Yvonne parut en toilette de soirée ; sa robe de velours bleu, couverte de dentelles blanches, était ouverte en cœur, un bouquet de roses et de muguets remplaçait la grande fourrure qu'elle portait au diner, des fleurs semblables dans ses cheveux, des perles au bras et aux oreilles complétaient sa parure. Ses yeux luisaient, ses joues étaient colorées... était-ce la fièvre, était-ce l'impatience qui lui donnait cette animation et cette jeunesse ? Yves, en grand uniforme, arriva aussi : il embrassa son enfant et sa mère, et les époux partirent.

La soirée fut ce qu'elles sont d'habitude, effacée et terne ; Yvonne se sentait souffrante, oppressée, mais elle luttait avec un courage digne d'une meilleure cause ; elle resta la dernière, quoique madame Dammartin fût partie depuis longtemps ; elle préférait la petite veilleuse près du lit de ses enfants aux lustres allumés, aux candélabres étincelants du salon de la générale ; Yvonne resta : elle voulait surveiller son mari, qui faisait paisiblement une partie de whist ; la partie finit enfin, la soirée finit et le supplice finit aussi. Elle souffrait cruellement de la gorge ; le froid du dehors la saisit, même dans le coupé, sous les fourrures dont elle était entourée ; elle ne pouvait se réchauffer et elle tremblait au bras de son mari en montant l'escalier :

« Ma pauvre femme, dit-il avec compassion, pourquoi es-tu venue ? »

On la déshabilla, elle se mit au lit, et, toute la nuit, sa toux rauque, sa respiration sifflante, tinrent son mari éveillé et inquiet ; le médecin appelé au grand matin, trouva que le mal de gorge de la veille était devenu une redoutable angine ; une fièvre ardente secouait la malade et elle semblait étouffer sous le poids d'un immense fardeau. A travers les dentelles, les fleurs, les perles, le froid de la nuit, le doigt de la mort l'avaient touchée. Ces maladies sont toujours rapides, celle d'Yvonne fut foudroyante, les sources de la vie se desséchèrent en quelques heures ; elle était déjà haletante, près de l'agonie, quand, vingt-quatre

heures après cette fête funeste, le prêtre vint vers elle ; elle avait compris : les larmes de sa mère, la douleur de son mari avaient fait luire la vérité à ses yeux mourants.

Dieu permit que la foi de ses premières années, jamais éteinte, ranimât la ferveur dans son âme ; elle reçut avec calme, avec piété, les dernières grâces de l'Eglise, mais avant que de s'unir une dernière fois à son Dieu, elle demanda pardon à Yves et à sa mère :

« Je ne vous ai pas rendus heureux, dit-elle d'une voix à peine entendue, et vous étiez si bons pour moi... pardonnez-moi... Si je pouvais vivre, je ferais mieux... et ma petite enfant... »

Elle ne put en dire plus : ses deux amis fidèles lui donnèrent, dans une dernière caresse, un suprême pardon ; le prêtre entra, le ciboire dans les mains... elle écouta l'acte de foi, l'acte d'amour que lui suggéraient madame Saultoys, qui pleurait son enfant d'adoption ; elle reçut la sainte hostie, arrha de la vie éternelle, et elle s'endormit pour toujours, au milieu de son action de grâces.

Yves pleura amèrement la compagne de sa vie, la mère de son enfant : la mort a cela de bon qu'elle efface, dans les cœurs généreux, les mauvais souvenirs du passé et qu'elle ne laisse subsister qu'un idéal, non de ce qui a été, mais de ce qui aurait pu être, de ce qui sera dans un autre monde — là où toute larme sera essuyée, où tout paraîtra sous une face nouvelle.

XVI

JOURS TRANQUILLES.

Deux mois après la mort de mademoiselle Octavie, madame de la Tourneuve, sa fille et une vieille domestique habitaient au Val-des-Roses, près de X..., une charmante maison, entourée d'un vaste jardin, dont les épais ombrages défilèrent le vent de la mer et qui semblait une oasis à côté des dunes arides qui s'étendent le long de la côte. L'Océan n'était pas loin, l'église était tout près. X... à portée ; elles étaient seules et n'étaient pas isolées, et depuis bien longtemps, ni la mère, ni la fille, n'avaient joui d'un semblable repos, ni d'une liberté plus douce. Madame de la Tourneuve s'avouait très heureuse, quoique de fréquents retours vers Gaston vinssent assombrir sa pensée ; elle avait pourtant le bon esprit de jouir des biens que Dieu lui avait rendus et d'aimer de plus en plus Jacqueline, à qui elle les devait. Elle s'attrista vivement lorsqu'il lui fut démontré qu'il était nécessaire, pour le complet arrangement de l'héritage, que Jacqueline se rendit à Poitiers ; elle la laissa partir avec des larmes et en lui répétant : Reviens le plus tôt que tu pourras ! Rien n'est bon quand tu n'es pas là.

Jacqueline s'était fait accompagner par une ancienne femme de chambre de sa mère et elle alla se loger dans la maison de mademoiselle Octavie : elle voulait vivre de la vie de sa cousine et recueillir les souvenirs de ce pays de Poitou, si cher à son père ; il lui semblait qu'elle était plus que de coutume en communion avec lui, en visitant la ville où, jeune, il avait vécu ; en revoyant ses anciens condisciples, le notaire et le curé, et en se trouvant dans cette maison, qu'il avait connue et visitée. Elle ne pouvait emporter ce vieux logis et le transporter au Val-des-Roses, mais elle résolut d'emporter le mobilier d'Octavie.

« Ma sœur, pensait-elle, se moquera de moi, mais j'aime mieux ces meubles dont ma cousine s'est servie, cette table à ouvrage, ce petit bureau, que des bahuts ou des pots ou plats qui ont appartenu on ne sait à qui ! »

Le soin des affaires la conduisait souvent chez le notaire ; un jour, en sortant de la maison, elle rencontra un officier, de grande taille, qui la regarda et la salua d'un air respectueux. Elle rendit le salut, troublée en elle-même, et elle avait vu, de son regard de femme, qu'il avait un crêpe au bras.

Jacqueline entra à l'église, elle avait besoin de se calmer ; l'officier rentra chez lui, et, des deux, le plus ému était l'homme, l'homme de guerre, l'homme au cœur vaillant : cette forme légère, qui glissait dans la rue, ce profil toujours beau, entrevu sous un voile baissé, avaient ranimé les souvenirs heureux de sa vie, comme le souffle du printemps ranime la sève dans le cœur des plantés. Il rentra dans son appartement solitaire, il jeta son képi et s'assit près de sa table de travail, le front dans la main : Il était seul : Madame Saultoys était retournée dans son Dauphiné en emmenant Denise, qu'elle voulait soigner et dorloter à son aise ; elle devait la ramener l'hiver, en attendant il était seul. Quoique Yvonne ne lui eût pas donné grand bonheur, quoique leurs âmes ne se fussent pas fondues, quoique le joug lui eût pesé parfois, il l'avait pleurée, morte si jeune, il avait pleuré sur l'enfant sans mère et il s'était souvenu surtout de l'amour qu'Yvonne lui avait témoigné, beaucoup plus que des défauts qui avaient troublé leur union. Il ne rentrait jamais dans sa maison déserte sans un vif sentiment de tristesse ; mais aujourd'hui une autre figure errait autour de lui, le passé renaissait et une voix intime lui disait :

« Souviens-toi ! elle était si bonne et si belle... elle t'aimait... elle est libre... quelle mère aurait en elle ta Denise ! »

Il rêva longtemps, il discuta avec lui-même, il parla au vieux curé qu'il connaissait aussi, et enfin, sa résolution fut prise : il ne chercha pas à voir Jacqueline, mais quatre jours avant le retour de sa fille, madame de la Tourneuve reçut la lettre suivante :

Poitiers, juillet 18..

« MADAME,

« Vous avez daigné autrefois m'accueillir avec bonté ; j'ose invoquer cette même indulgence pour cette lettre, qui renferme une confidence et une demande.

« Vous ne l'avez pas ignoré, Madame, j'ai aimé mademoiselle votre fille ; j'ai pu croire qu'elle n'était pas indifférente à ma recherche, mais son dévouement pour sa famille l'a retenue près de vous. J'ai quitté X. avec un regret profond dans le cœur, jamais je n'ai oublié votre fille, et si je me suis marié deux ans après, c'était pour obéir aux désirs de ma mère et pour remplir le vide de ma vie errante. Ma femme n'est plus, ma digne mère ne peut pas vivre toujours avec moi, je suis seul encore une fois, avec ma petite fille qui n'a pas trois ans. Je suis à la tête d'un régiment et les distinctions militaires ont récompensé mes faibles services.

« En garnison à Poitiers, j'ai revu votre fils Gaston, j'aurais voulu pouvoir le servir, le porter dans la carrière qu'il avait embrassée, mais vous savez quels cruels obstacles il opposa à ma bonne volonté. En causant de lui avec un digne prêtre qui lui portait un vif intérêt, j'ai eu, Madame, beaucoup de détails sur votre famille ; les talents de mademoiselle Jacqueline me furent révélés, mais non ses vertus : je les connaissais.

« Elle est à Poitiers, je l'ai revue, mais sans oser lui parler ; c'est à vous, sa mère aimée, que je m'adresse, c'est à vous que je viens dire : Voudriez-vous donner votre trésor à un homme qui l'estime plus haut que toutes les fortunes ? Voulez-vous que je sois votre fils, le frère de Gaston et que votre Jacqueline devienne la mère de ma pauvre petite fille ? De quelle reconnaissante tendresse je vous aimerai et de quel bonheur je chercherai à entourer la femme de mon cœur, celle que j'ai toujours aimée !

« Daignez me répondre : le régiment est appelé à partir pour le Nord il va prendre comme autrefois la résidence à X. : je me présenterai chez vous, Madame, si vous daignez m'y autoriser.

« Je suis avec le plus profond respect, Madame,

« Votre très humble et très dévoué serviteur,

« YVES SAULTOYS. »

Jacqueline revint à X... cinq jours après que cette lettre fut parvenue à sa mère ; elle fut reçue avec attendrissement :

« Comme c'était long ! lui dit sa mère. Je ne puis plus vivre sans toi ; je crois que si tu te mariais, je te suivrais !

— Me marier, moi ! dit Jacqueline avec un sourire. Mais il parut à sa mère qu'elle avait rougi.

Elles reprirent leur vie accoutumée : Jacqueline jardinait, voyait les pauvres et ne négligeait pas l'écriture ; le mobilier poitevin fut amené et installé, au grand scandale de Paule ; ses petits enfants venaient jouer dans le jardin de grand-

mère, et leur tante s'en occupait tendrement :

« Tu aimes bien les enfants ? lui dit un jour sa mère d'un air innocent.

— Beaucoup.

— Il faudrait te marier.

— Oh ! maman, quelle idée ! Donner ma vie à quelqu'un que je ne connais pas !

— Sans doute, mais à quelqu'un que tu connaîtrais ? à quelqu'un qui aurait un enfant, par exemple ?... »

Jacqueline regarda sa mère avec ses yeux pénétrants ; elle réfléchit longtemps.

« Maman, dit-elle enfin, si ce quelqu'un là me demandait, je vous demanderais votre avis. »

Le soir, madame de la Tourneuve écrivit au colonel : « Venez nous voir, monsieur, et amenez votre petite fille : elle plaidera votre cause. »

Le régiment était rentré à X. brillant et superbe ; les yeux experts y avaient reconnu le jeune capitaine de jadis, devenu un très jeune colonel ; reconduit au Pavillon des chefs avec le drapeau, il trouva chez lui une lettre. Il la lut, et qui plus est, il la baisa.

Deux jours après, il arrivait chez madame de la Tourneuve, en grand uniforme, avec ses croix, et auprès de lui, dans la voiture, une belle enfant, en blanc avec des rubans noirs, qui regardait d'un air surpris ce pays nouveau pour ses jeunes yeux. Madame de la Tourneuve les reçut, et après beaucoup de caresses à l'enfant et un

court entretien avec le père, elle fit demander Jacqueline. Elle entra avec un pressentiment et elle rougit, en voyant que le pressentiment était juste.

« Le colonel Saultoys veut te parler, ma fille. Écoute. »

— C'est encore moi, dit le colonel d'une voix émue, moi qui viens vous supplier d'être ma femme. Votre mère m'approuve, et ma pauvre petite fille a si grand besoin qu'on l'aime !

— Je l'aimerais, répondit Jacqueline, en mettant l'enfant sur ses genoux et en l'enveloppant de ses bras. Denise la regarda, d'abord, avec surprise, puis avec amitié, et elle lui passa un bras autour du cou, en disant :

« Embrassez-moi ! »

Le consentement était donné : Madame de la Tourneuve avait les larmes aux yeux.

« Au moins, dit-elle, je ne te laisserai pas seule dans la vie. Aimez-la bien, cher Yves, payez notre dette à tous ! »

Ils sont mariés, ils sont heureux et bénis de Dieu. Tout le monde applaudit à leur union, sauf Paule... Jacqueline espère la gagner par la tendresse : réussira-t-elle ?... Gaston, qui a fini ses trois ans de prison, a dû reprendre le service militaire ; il vient d'être embarqué pour le Tonkin : il a fait d'admirables promesses, qui consolent sa mère, mais qui ne rassurent pas complètement l'expérience du colonel.

M. BOURDON.

LE NID ET LE BERCEAU

Oh ! savez-vous pourquoi je l'aime,

Ce nid perché sur le rameau ?

C'est qu'il est le touchant emblème

De mon berceau.

C'est qu'en le contemplant je rêve

A ma mère, à son cœur aimant,

A sa tâche, sans paix, ni trêve

De dévouement.

C'est qu'il est la charmante image

De ma vie à son frais matin,

C'est qu'il me parle le langage

Du temps lointain.

C'est qu'au début la vie enchante ;

Au nid de mousse tout fleurit,

Comme auprès du berceau tout chante,

Tout sourit.

Berceau, nid ! l'un rappelle l'autre,

Le faible enfant, le frère oiseau,

Le monde des airs et le nôtre...

Nid et berceau.

M^{me} DUCROS

REVUE MUSICALE

Trois Premières en une soirée. — « Du coloris musical », par M. A. Marmontel.



AVANT de fermer ses portes, l'Opéra-Comique a réuni, dans une seule soirée, trois premières, c'est-à-dire trois actes de trois débutants. Ce chiffre cabalistique ne paraît pas avoir porté bonheur aux auteurs de cette trilogie de hasard. Les librettistes ne se sont guère mis en frais d'imagination ni de finesse pour créer des situations nouvelles et inspirer leurs musiciens, qui ne sont pas sans talent, tant s'en faut. De vieux sujets remis à neuf, des imbroglios aussi usés que facétieux, de la gaieté, cependant, mais une gaieté antique en quelque sorte, qui semble remonter au temps où nos vénérables aïeules jouaient dans leur jeunesse au baiser de la religieuse et à cache-cache. C'était souvent naïf, mais peu varié. La musique au contraire, a des airs de gravité auprès desquels l'ouverture du *Naufrage de la Méduse* paraîtrait toute follette, ce qui contraste singulièrement avec d'aussi primitives données.

Bornons-nous donc à citer les titres de ces trois petites pièces, ainsi que les noms de leurs auteurs un peu sacrifiés, du reste, par une Direction qui ferme son théâtre sur ces trois nouveautés. Il est évident qu'à l'ouverture de la saison, elles auraient pu avoir quelques chances de plus, car nous le répétons, la musique de ces actes d'essai peut faire espérer dans un avenir prochain, des ouvrages d'une importance remarquable.

Voici leur nomenclature : *Le Baiser*, opéra comique en un acte, paroles de M. Henri Gillet, musique de M. Deslandres. — *L'Enclume*, opéra comique en un acte, paroles de M. Pierre Barbier, musique de M. Georges Pfeiffer. — *Partie carrée*, opéra comique en un acte, paroles de M. Delassus, musique de M. Rodolphe Lavello. Et maintenant, souhaitons bonne chance aux auteurs comme à leurs œuvres.

Il est d'ailleurs plus que probable que la plupart de nos lectrices s'en sont allées par monts et vaux, sur la lisière des bois ou vers les riva-

ges ombreux, et qu'elles se soucient fort peu à cette heure des chaudes et bruyantes soirées parisiennes.

C'est l'époque où le corps paresseux se refuse aux exercices fatigants et où l'on aime, étendu sur un gazon frais, à lire ou à méditer, tout auprès de la source au discret murmure. Ajoutons qu'une lecture porte rarement ses fruits, si elle n'est suivie d'un peu de méditation.

Sans sortir de notre sujet, c'est précisément d'une lecture que nous voulons parler aujourd'hui à nos jeunes musiciennes. Il s'agit du livre remarquable récemment publié par l'éminent professeur Marmontel, sous ce titre : *ÉLÉMENTS D'ESTHÉTIQUE MUSICALE, et considération sur le beau dans les arts*. (Paris, Heugel, 1 vol.)

Ce volume renferme en effet tous les éléments les plus élevés de la meilleure éducation artistique, en même temps que de la plus solide instruction musicale. Pour que l'on se fasse une idée juste de l'ouvrage, nous avons choisi l'une de ses pages et nous la recommandons aux méditations de toutes les musiciennes. Elles verront que sous un titre assez sérieux, ce livre est écrit dans un style aisé autant qu'agréable, où la question musicale est traitée avec une clarté et une élévation qui ne sont point ordinaires en ces sortes d'ouvrages didactiques. La partie extraite par nous s'adresse autant aux instrumentistes qu'aux chanteurs. Elle renferme la matière de plusieurs leçons, souvent fort coûteuses, et au moment du repos, là-bas, sous les grands arbres, en le lisant lentement, il augmentera le sentiment du beau qui doit exister dans toute intelligence hantée par les aspirations artistiques.

DU COLORIS MUSICAL.

« La couleur du ton, son timbre particulier, son caractère, tiennent à des causes très diverses dont nous avons précédemment parlé dans notre étude sur le son, élément constitutif et primordial de la musique. L'individualité du son, suivant la nature des voix et des instruments, est une des qualités essentielles qui donnent la variété, le charme, le coloris en un mot, à l'idée musicale.

» L'emploi judicieux et raisonné des différents moyens et procédés du coloris musical, offre au

compositeur habile et expérimenté qui sait les employer, des ressources immenses, qui se prêtent aux nuances les plus délicates comme aux effets les plus puissants.

» Une mélodie rudimentaire exécutée sur le hautbois ou par un cor d'harmonie, une cantilène dite sur le violoncelle ou transcrit à la clarinette, n'auront ni la même nature de son, ni la même couleur expressive.

» Nous le répétons : le timbre des voix et des instruments est la qualité essentielle qui leur donne, suivant leur nature, une individualité particulière, une physionomie caractéristique, une expression et une couleur déterminées comprenant toutes les nuances du sentiment. Le timbre peut être doux ou strident, suave ou énergique, pastoral ou martial; il peut posséder l'ampleur et la majesté, ou avoir un caractère enjoué et folâtre; il peut être sombre, caveux ou diaphane, étincelant, etc., etc. Nous ne continuerons pas cette énumération des qualités diverses de la *physionomie du son*; ce simple exposé suffira pour faire comprendre aux amateurs inexpérimentés les moyens mis en action par un compositeur. Les masses chorales ou instrumentales qui exécutent, dans des rapports exacts d'unisson, les passages écrits sur les mêmes degrés de l'échelle musicale, conservent toujours, malgré cette fusion plus apparente que réelle, leurs variétés distinctes de timbre. Mais quelques-uns outefois se fondent dans un ensemble de puissante sonorité, entraînés dans le grand mouvement ondulatoire de vibrations simultanées.

» Assurément la voix humaine n'est ni blanche, ni bleue, ni rose; on ne saurait assigner à aucune des couleurs de l'arc-en-ciel à l'émission du son dans certaines conditions méthodiques; pourtant les mélomanes qu'intéressent les hautes questions d'enseignement, savent parfaitement que tous les traités de l'art vocal moderne ont des chapitres spéciaux très étudiés, sur la pose de la voix, sur les timbres distincts, sur les registres et leur étendue, et aussi sur l'expression colorée que la parole chantée et déclamée doit avoir, suivant le caractère des phrases musicales, la nature et le sentiment passionnel des idées interprétées. Les grandes méthodes de chant du Conservatoire, celles de Manuel Garcia, Della-Sedie, Panseron, Garaude, Panofka, J. Lefort, Duprez; les belles et curieuses études sur le chant, ses principes, son histoire par Théophile Lemaire et Lavoix fils; les méthodes de mesdames Damoreau, Viardot, Lacombe, contiennent de très précieux conseils sur le meilleur enseignement, sur la meilleure éducation musicale à donner aux chanteurs. Les questions d'esthétique ont été traitées dans plusieurs de ces ouvrages avec un tact exquis, une clarté et une précision qui prouvent le grand savoir et le sentiment juste et vrai de ces maîtres pour la haute

mission du professorat. C'est une lecture attachante et très instructive que celle des chapitres traitant les délicates questions, souvent controversées, des moyens à employer pour donner à l'organe vocal son développement normal, sans l'altérer par les fatigues du travail ou d'une émission défectueuse. Les pages consacrées à la puissance expressive d'une belle prononciation et d'une articulation distincte sont très intéressantes, ainsi que les observations judicieuses et les aperçus ingénieux pour acquérir une voix claire, vibrante, timbrée et toute la gamme des accents expressifs, doux et énergiques, tendres ou passionnés.

» Les artistes de notre génération qui ont gardé souvenir des chanteurs dramatiques dont le style vocal faisait école, il y a cinquante ans, se rappellent l'usage fréquent, alors démodé de nos jours, de la *voix de tête*, qui semblait emprunter le timbre des voix de soprano et féminiser les voix de ténor. Les basses chantantes, elles-mêmes, faisaient aussi souvent emploi du même procédé, qui nous a toujours choqué, comme étant une faute contre le goût et la loi de nature, un emprunt aux scènes de ventriloques. On distinguait aussi les *voix blanches*, claires, montant facilement, des voix ombrées que l'école expressive et déclamative de Delsarte, Duprez, Garcia, Révial, Bataille ont préconisées.

» Au nombre des moyens employés par les compositeurs pour donner plus de couleur, d'accent, de caractère à leurs idées musicales, il faut placer en première ligne, les nuances graduées ou tranchées de sonorité. Les oppositions de douceur succèdent aux passages de force, ou, par effet inverse, de puissantes sonorités dominent de tout leur éclat les accents suaves et tendres. La musique, ainsi que la peinture et la poésie, use souvent des contrastes, et ce procédé, employé jusqu'à l'abus, impressionne toujours fortement. Souvent encore le compositeur habile dans l'art de conduire et de développer sa pensée, s'ingénie à lui donner plus d'intérêt, en la reproduisant à des intervalles déterminés par des instruments de timbres différents, qui donnent aux phrases musicales une variété d'accent et de coloris, qu'elles n'auraient pas sans cette mise en œuvre.

» C'est un art très délicat que de savoir ménager les nuances de force, du pianissimo au fortissimo, en procédant graduellement ou par opposition, en employant toutes les nuances intermédiaires, par phrases, par périodes ou simplement par petits groupes de sons et notes isolées : comme dans les sons portés ou accentués, par deux, trois ou quatre notes.

» En outre des accents de douceur et de force dont l'énumération exacte varie à l'infini, et dépend beaucoup des aptitudes et des qualités individuelles des exécutants, le coloris musical, la diction, la bonne traduction de l'idée écrite

comprend aussi les accents de mesure : temps forts et temps faibles, syncopes, accents mélodiques et harmoniques, prenant leurs principes dans la texture des phrases, dans leur ornementation, dans la place occupée par les notes de goût, appoggiatures, gruppetti, altérations passagères, dans l'harmonie consonnante et dissonnante, dans les accords modulateurs, dans les divisions rythmiques des traits légers, gracieux, énergiques ou brillants. Et pourtant, cette nomenclature très nombreuse et complexe de signes et d'accents est insuffisante pour traduire avec exactitude, dans le sentiment précis de l'auteur, l'expression vraie de sa pensée, si l'interprète qui fait valoir l'œuvre et qui en traduit la lettre et les nuances écrites, n'ajoute à la note, au texte, la couleur, l'expression qui donnent à l'idée musicale le caractère vrai et vivant qu'elle doit avoir pour être écoutée avec plaisir.

» Aux signes graphiques indicateurs de la force et du mouvement, les auteurs ajoutent souvent des expressions empruntées au vocabulaire italien ou français, pour préciser plus exactement le caractère déterminé d'un morceau ou même d'une phrase. *Risolto*, avec résolution; *con anima*, avec âme; *con amore*, avec amour, avec tendresse; *appassionato*, passionné, etc. Cette désignation expressive est un vrai dictionnaire des nuances colorées, aidant l'interprète à traduire l'expression intime du compositeur, ce qui n'empêche nullement un virtuose habile et de goût d'ajouter son expression individuelle, autant toutefois qu'elle ne s'écarte pas de l'idée inspiratrice, du sentiment vrai de l'œuvre créée.

» Par les combinaisons nombreuses et variées ou par la persistance de ses dessins, par ses figures si diverses, énergiques ou élégantes, majestueuses ou dansantes, le rythme est l'un des éléments les plus importants du coloris musical. C'est par lui que la musique vit, s'anime, prend une allure déterminée et caractéristique.

» C'est par l'action rythmique que les chants populaires, les airs de danse, les marches de tout caractère, religieuses, triomphales, nuptiales, funèbres, affirment leurs nationalités différentes. Les mélodies provençales, bretonnes, espagnoles, bohémiennes, allemandes et russes, se distinguent autant par leur allure rythmique, que par le sentiment caractéristique de la mélodie.

» C'est par leurs rythmes, si variés de mesure et de mouvement, que se distinguent les valse, menuets, mazurkas, boléros, séguidilles, tarentelles, gigue, etc., etc., airs de danse, anciens ou modernes, chants religieux, chants nationaux, romances, chansons, *lieder*, cantilènes; toute pensée mélodique prend une couleur déterminée sous l'action du rythme.

» A. MARMONTEL. »

Nous ne saurions trop répéter que ce bel ouvrage a sa place marquée dans toutes les bibliothèques d'artistes ou d'amateurs sérieux. Ceux qui sont soucieux d'approfondir les hautes questions d'art, y trouveront non seulement un grand attrait, mais aussi le perfectionnement, en quelque sorte moral, de leur éducation musicale.

MARIE LASSAYEUR.

CORRESPONDANCE



A lettre, ma chère Yvonne, m'a trouvée à Bourges où ton récit très moderne est venu interrompre mes rêveries gothiques. Je vivais agréablement dans un monde qui n'est plus, me créant des amitiés séculaires, lors-

que ta jeune affection, si vivante, m'a offert tout à coup ce que les plus aimables souvenirs étaient bien incapables de me donner, je l'avoue. Mais, ne disons pas de mal de ce qui n'est plus, ma chérie, le temps passé a un charme indéniable; il estompe ce que la réalité présente de trop cru aux imaginations avides de poésie : n'est-ce pas cette patine que les siècles mettent aux vitraux

éclatants pour en rendre la lumière plus harmonieuse ?

On peut voir tout ce qu'il y a de curieux ou d'intéressant à Bourges en une journée. J'y suis restée une semaine, et je n'ai pu tout visiter. Ne m'accuse pas de paresse, amie, et surtout ne me plains pas; j'étais dans une veine de jouissances passives. Il y a des moments comme cela dans la vie où les natures les plus agissantes éprouvent le besoin d'absorber lentement et sans effort propre tout ce qui les séduit. De ce travail presque insaisissable, il ne reste pas grand-chose à dire quand on essaye de lui donner une forme; mais quel trésor d'impressions l'on amasse dans cette apparente inactivité!

Le personnage le plus important de Bourges est encore de nos jours, Jacques Cœur, l'argen-

tier de Charles VII; il a sa place, sa rue, son hôtel, ses courtisans, ses détracteurs, rien n'y manque, sinon un peu de sympathie. J'avoue, pour ma part, que j'étais arrivée dans la ville très impressionnée par le contraste douloureux de cette fortune incroyable venant s'engouffrer dans une catastrophe presque sans exemple; je remontais à Job pour trouver un équivalent et je partageais mes condoléances entre ces deux échantillons de la fragilité des biens de ce monde. Aujourd'hui, mes sentiments sont changés, et je garde toute mon estime et toute ma pitié pour le saint arabe de l'Écriture. — Jacques n'était qu'un orgueilleux, un vaniteux; il suffit de jeter un coup d'œil sur ce qu'il reste de lui pour s'en convaincre. Et d'abord le choix de ce vieux donjon conservant un aspect de domaine féodal, et pouvant faire croire aux nobles origines de son possesseur. Et cette situation sur les remparts en vue de tous, avec la prétention manifeste de dominer et d'éblouir. Mais ce désir qui tourmentait Jacques d'occuper le monde de sa personnalité, éclate d'une façon plus mesquine encore dans la partie de ce magnifique hôtel, construite sous son inspiration. Ses armes parlantes, des coquilles et des cœurs, se retrouvent partout avec un luxe ingénieux de variété, d'imprévu, qui finit par faire sourire de pitié. Les vitraux, les lucarnes, les grilles, les bandeaux, les caissons, les serrures, les tuiles, les rinceaux : des cœurs ou des coquilles, au choix. Y a-t-il un panneau à sculpter, vite on y voit apparaître M. et madame Jacques Cœur; un plafond à établir, on lui donne la forme d'une carène pour rappeler l'opulence de l'heureux armateur, et on le flanque à tous les coins de l'inévitable écusson : *d'azur à la fasce d'or chargée de trois coquilles de sable accompagnée de trois cœurs de gueule posés, deux en chef, un en pointe*. Enfin, là où l'on n'a pu mettre les armoiries, on a inscrit la devise qui les accompagne : *A vaillans cœurs riens impossible*.

C'est égal, il est bien beau ce vieux donjon, forteresse du côté des remparts comblés aujourd'hui, hôtel élégant du côté de la ville. Ses tours gallo-romaines semblent encore menacer de leur masse écrasante l'ennemi audacieux disposé à se mesurer avec elles. Le bureau de poste d'en face avec sa boîte aux lettres et ses facteurs bénévoles supporte seul aujourd'hui ce fier courroux, et ne paraît pas en comprendre la grandeur. J'avais choisi l'heure du plein soleil pour aller confier mes lettres à l'administration; c'était le moment le plus favorable aux vieux murs. Il n'y avait pas alors jusqu'à la place irrégulière et poudreuse, sillonnée de nombreuses crevasses et toute plaquée de reflets aveuglants qui n'ajoutât pas sa solitude et son abandon à l'aspect saisissant de cette force brisée, de cette grandeur déchue.

Mais je ne goûtais pas toujours une joie sans

mélange dans la contemplation de ce beau débris, et la sortie de l'audience qui se tenait dans une des salles du château, mettait parfois toutes mes pensées en déroute. Figure-toi mon mécompte, lorsque mon imagination peuplait la jolie cour à arcades, de riches seigneurs, de valets empressés, de belles dames à hautes coiffes, de courtiers du roy affairés et insolents; figure-toi, dis-je, mon déplaisir de voir apparaître une nuée de magistrats, genre XIX^e siècle, favoris corrects, lèvres nues, chapeaux de soie, pantalons gris. Quelle souffrance pour l'artiste! Allons, Yvonne, ne te fâche pas, ton substitut est charmant et ne déparerait aucune ruine; encore, faudrait-il quelques modifications pour lui donner toute sa valeur dans un pareil cadre.

Bien des choses à voir dans cette cour charmante dont les trois tourelles d'escaliers sont le plus gracieux ornement. Sur celle qui conduit aux cuisines, le sculpteur naïf à représenté un marmiton de l'époque, surveillant un coquemar, tandis que les cuisiniers et cuisinières s'absorbent dans la confection de je ne sais quel savant ragoût. Les cheminées sont aussi fort élégantes, et donnent avec les combles distincts un aspect très pittoresque à ces bâtiments dont les peintures extérieures et les dorures n'existent plus aujourd'hui.

La chapelle est un bijou, dont la restauration paraît récente, et les vaillans cœurs s'y montrent tout flambant neufs. C'est toujours l'ogive qui fait le fond de cette architecture tant soit peu mélangée, ici la voûte est entièrement peinte, et dans le triangle formé par le croisement des nervures, des anges vêtus de blanc se détachent sur un fond bleu constellé d'or. A droite et à gauche de l'autel, deux refouillements pratiqués dans l'épaisseur de la muraille, donnent une large place où Jacques Cœur et sa femme s'installaient pour entendre l'office. Deux cheminées microscopiques, les armoiries, les devises des deux occupants sont les seuls vestiges qui nous indiquent la destination de ces niches élégantes.

Mais je m'aperçois un peu tard que je ne t'ai encore rien dit de la cathédrale, cette cinquième merveille de l'art gothique en France, au dire des savants; la première, s'il faut en croire l'amour-propre berrichon. L'absence de transept qui est considérée comme une faute par les puristes, donne aux nefs allant se perdre dans les contours de l'abside, une incroyable profondeur. Il y a de l'infini dans cette suite d'ogives et aucun monument religieux ne m'a donné autant que celui-ci l'impression de grandeur et d'unité qui convient à la maison de Dieu. Aux dernières heures du jour, les verrières éteignaient l'éclat de leurs légendes, la pierre prenait des tons ambrés d'une douceur tranquille, l'ombre descendait lentement, la solitude se faisait complète; et plus ce monde extérieur, cette œuvre de la main humaine s'effaçait dans les incertitudes du cré-

puscule, plus la splendeur divine remplissait de son éclat les voûtes silencieuses, jetant de mystérieux rayons sur ce monde invisible, où l'âme prend des ailes pour monter jusqu'à Dieu.

Les chapelles portent presque toutes le nom des familles qui en firent don. De même les vitraux du pourtour absidal ont été donnés par différents corps de métiers; mais nous ne pouvons nous arrêter partout; c'est un volume qu'il faudrait pour décrire tant de richesses; pourtant je ne résiste pas au désir de déchiffrer cette inscription placée dans la sacristie du chapitre sous un écusson aux armes de France.

Ci est l'écu où Dieu la liz à cra
L'ange apporta l'ampole d'excellence
Et l'envoya au noble roy de France
A Saint Remi qui à Rains le sacra.

Un regard de sympathie en passant devant la chapelle de Jeanne de Valois, pour la pauvre reine *divorcée* qui a payé son titre de Bienheureuse, de tous les mépris et de toutes les douleurs qui peuvent accabler une femme.

Et sainte Solange, la douce bergère dont la légende est si touchante.... mais hâtons-nous, le porte clefs agite son trousseau, et le jour tombe tout à fait.

En sortant, nous traversons le jardin de l'archevêché; il est vert, il est frais, plein de fleurs et de chants d'oiseaux. Le Nôtre en dessina les allées, les pelouses, les parterres; le tout correct, brossé, aligné comme il convient à un jardin à la française. Mais trois siècles ne passent point sans déranger quelque chose. Les vieux troncs moussus se sont penchés à droite ou à gauche, ils ont pris des bosses, quelques verrues gigantesques, une manière spéciale à chacun de secouer son panache verdoyant, de saluer le voisin, de chanter sous les caresses de la brise, de se plaindre des privautés de l'orage; quelques années d'incurie ont fait le reste, et n'en déplaît à Le Nôtre, certains coins nous rendent la nature avec ses caprices charmants et son inimitable fantaisie.

Les berrichonnes sont gentilles à croquer; un petit nez, tout juste ce qu'il en faut pour ne pas se plaindre, la figure ronde, le teint brun et animé, un bon sourire, et un bonnet plat candide et séyant à ravir. Elles parlent à peu près français, mais avec des consonnes si molles et des intonations si chantantes qu'il en reste une impression de *barcarolle* pour l'oreille étrangère. Et les berrichons? me demanderas-tu. — Ma foi, je n'ai pensé à eux que le lendemain de mon retour à Paris. Il n'y en a peut-être pas.

Bourges est décidément une ville pittoresque dont chaque quartier a une physionomie bien distincte, et sauf la partie militaire qui conserve là comme ailleurs les allures froides et rectilignes si chères au *génie malfaisant*; tout est intéressant à visiter.

Je m'en allais par les rues de la vieille ville tantôt le nez en l'air, tantôt plongeant un oeil curieux dans les intérieurs qu'on apercevait par la porte entrouverte, ou par les fenêtres borgnes, et je m'imprégnais de cette atmosphère gothique avec une extrême jouissance. Les rues étroites, irrégulières avec leurs pignons pointus en façades, gardent un coin d'ombre à toute heure, et l'humidité verdâtre de certains seuils, le silence des cours désertes, la déchéance de ces intérieurs contrastent singulièrement avec la gaieté d'un ciel éclatant qui dore de sa chaude lumière les girouettes, les balcons de bois, un angle de fenêtre, la mosaïque blanche du pavé encadré dans une mousse pâle, que foule de loin en loin le pas tranquille et indifférent d'un invisible berruyer.

Un peu plus loin, la ville change d'aspect; quand on monte vers la cathédrale, on passe par des rues étonnantes, c'est à se croire en Andalousie, et l'on cherche derrière les rares ouvertures donnant sur la rue, cet oeil noir et cet éventail actif que la légende place derrière les moucharabiehs des vieux palais maures. Figure-toi des murailles grises à perte de vue. De loin en loin, dans l'épaisseur du mur, trois marches qui conduisent à une porte ogivale. A côté de la porte; une fenêtre à croisillon, grande comme mon métier à tapisserie; un peu plus haut une lucarne ronde, voila une façade, et si tu pénètres dans ces maisons à peine indiquées, quelles surprises d'y trouver des intérieurs confortables; de vastes appartements, des boiseries Louis XIV avec leurs coquilles et leurs peintures blanches, enfin pour comble d'originalité, des jardins suspendus voisinant avec les mansardes d'à côté à cause de la déclivité du sol. Une de ces terrasses m'était échue en partage; mon grand plaisir était de m'accouder à ses balustres massifs, ayant comme horizon le clocher de Saint-Pierre et la tour de Jacques Cœur, pour voisins un couple de pigeons qui roucoulait en lisant son plumage, et un chat qui regardait les passants. Sur mon perchoir, j'oubliais alors la ville, ses habitants, ses rivalités, ses mécomptes, je me racontais des histoires du temps passé, ou j'édifiais sur l'avenir des rêves d'or planant au-dessus du monde réel; un tuyau de cheminée mélancolique et légèrement penché vers moi envoyait sa fumée bleue au travers de mes songes, le panache tournait lentement, un rayon de soleil le piquait de reflets changeants, puis il se fondait peu à peu, et les créneaux de Jacques, l'argentier, découpaient de nouveau leur dentelle dans l'azur d'un ciel sans nuages. Mes plus doux instants se sont passés là, et encore aujourd'hui, quand je veux une heure de repos, je retourne par le cœur à mon petit observatoire, entre les oiseaux et les fleurs, entre les souvenirs d'hier et les espérances de demain.

C. DE LAMIRAUDIE.

PENSÉES & MAXIMES

Quand l'iniquité aura couvert toute la terre, si la justice a pu se cacher à l'ombre d'un brin d'herbe, c'est assez pour qu'elle grandisse et parfume le monde. (Ed. Quinet.)

Gardons-nous de favoriser l'idée que la mo-

ralité puisse se maintenir sans la religion. La raison et l'expérience s'opposent à la fois à ce que nous espérons que la morale naturelle puisse exercer son influence naturelle, une fois les principes religieux exclus.

(Le général Washington.)

DEVINETTE

HOMONYME

Refuge des douleurs, souvent du repentir,
J'aime écouter le son des orgues retentir
Sous ses voûtes sacrées qu'anime la présence
Du Dieu qui jusqu'à nous, abaisse sa puis-
sance.

Sa tête est couronnée; animal fabuleux,
Mais il cause la mort par ses regards de feu.
Plante, tout charme en elle : et ses flexibles
branches,
Et le si doux parfum de ses fleurettes blanches.

RÉBUS



Explication du Proverbe de Juillet :
Rouge le soir, blanc le matin, c'est la journée
du pèlerin.

Explication
du
Mot carré de Juillet

O R M E
R O I S
M I N A
E S A U

Explication du Rébus : Personne n'est au dessus de la loi.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.